

43e ANNÉE. Nº 7. 1er JUILLET 1900.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le Congrès spiritualiste international de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, en septembre et pendant douze jours, du 15 au 26. Cartes d'entrée de 2 à 12 fr.

PSYCHOGRAPHIE

PAR M. A. OXON

Voir la *Revue* de Juin 1900.

EXPÉRIENCES PERSONNELLES

Pendant ces dix dernières années, je me suis particulièrement occupé du phénomène de la psychographie et je l'ai observé dans un très grand nombre de cas, tant avec des Psychistes déjà connus du public, qu'avec des personnes du monde, hommes et femmes, doués de la médiumnité et en pré-

sence desquels les résultats étaient atteints sans difficulté. Dans le cours de ces observations, j'ai vu se produire des psychographies dans des boîtes closes et scellées, de la même façon que cela s'est passé dans les expériences du baron Guldenstubbé : c'est-à-dire, sur du papier marqué au préalable et placé dans une position spéciale, d'où il n'avait pas bougé ; ou marqué et placé sous la table, pour s'assurer l'action de l'obscurité ; ou maintenu par mon bras, ou couvert par ma main ; ou encore renfermé dans une enveloppe scellée ; enfin sur des ardoises soigneusement liées ensemble.

Je sais qu'un écrit de cette sorte se produisit d'une façon absolument instantanée. Du reste, les expériences dont je parlerai en leur lieu viennent à l'appui de cette opinion, que le procédé employé n'est pas toujours le même. Dans certains cas on voit le crayon écrire comme s'il était tenu par une main, tantôt invisible, d'autres fois visible, guidant et dirigeant les mouvements ; dans d'autres cas, l'écriture semblerait être le résultat d'un effort instantané et sans le secours d'un crayon. Je citerai un cas fort intéressant au point de vue de l'emploi du crayon

J'assistais à une séance chez un de mes amis intimes et à laquelle n'assistaient que trois amis. Du papier marqué au préalable des initiales de chacun de nous, fut déposé sur le parquet, sous la table, en même temps qu'un crayon muni de graphyte comme à l'ordinaire. L'un de nous sentant le crayon près de sa botte, posa son pied dessus et le maintint ainsi pendant toute la durée de la séance. On trouva cependant de l'écriture sur ce papier et nous discutâmes entre nous, pour savoir comment le fait avait pu avoir lieu, puisqu'il était constant qu'il n'avait pas été possible de se servir du crayon. Le papier portait bien nos marques et autant que nous pouvions le croire, il n'avait pas été dérangé.

Nous eûmes une seconde réunion dans la même semaine et je pris soin de me pourvoir des moyens de résoudre la question. J'apportai un crayon d'un vert clair et, sans que l'on s'en aperçût, je le substituai au crayon noir et maintins mon pied dessus pendant tout le temps. Lorsque l'on fit l'inspection du papier, on y trouva un très court message griffonné avec un crayon vert. On s'était donc servi du crayon, mais je ne savais comment. Je pense que c'est ce qui arrive fréquemment et que l'écriture instantanée est tracée par une méthode quelconque, en dehors de l'emploi normal du crayon. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le baron Guldenstubbé avait déjà signalé le fait ; et on avait pu encore l'observer dans les cas de Slade, comme j'aurai bientôt l'occasion de le noter. J'ai connu un cas au moins où toute une face d'une ardoise était fréquemment recouverte d'écriture en quelques secondes. Dans ce cas le psychiste était une dame dont je ne suis pas autorisé à publier le nom.

Je vais maintenant apporter mon attestation personnelle au sujet de ce

que j'ai vu en présence de deux psychistes bien connus du public, Henri Slade et Francis V. Monck, en ne gardant que les points qui intéressent la question dont je m'occupe.

Au mois de juillet 1877, j'expérimentai seul avec Slade. J'avais apporté une petite tablette de porcelaine blanche, que j'avais prise sur ma table de travail. Je la tins moi-même sous le coin de la table le plus éloigné de Slade. J'obtins une courte communication,griffonnée sur la tablette avec un bout de crayon à la mine de plomb que j'y avais déposé. Slade avait l'habitude de se servir d'ardoises et de crayons en ardoise. Sur une de ces ardoises, tandis que nous la tenions ensemble, plusieurs messages furent tracés. Le plus long et le mieux rédigé, qui couvrait les deux faces d'une ardoise double à charnière, fut obtenu pendant que l'ardoise reposait sur la table devant moi. J'appliquai mon oreille sur l'ardoise supérieure et je pus entendre distinctement tracer les caractères. Le son rappelait exactement le grattement d'un crayon d'ardoise promené sur l'ardoise avec soin et fermeté ; cela dura longtemps : j'estime que le bruit se prolongea pendant trois ou quatre minutes. Je remarquai que le son partait de l'ardoise sur laquelle mon oreille posait directement et aussi que le moindre déplacement pouvait arrêter l'écriture. Cela ne manquait jamais de se produire aussitôt que Slade enlevait ses mains et rompait ainsi les rapports magnétiques.

Pour rendre mon exposition intelligible, je joins ici un plan exact de la table dont Slade se servait, qu'il a présentée aux expériences de Bow-Street et que les curieux peuvent voir aujourd'hui dans le local de l'Association centrale des spiritualistes. Nous nous sommes servis pour nos expériences d'une vieille table de même dimension à peu près et faisant partie du mobilier de la maison dans laquellle il logeait. Ce ne fut qu'après avoir vu cette table mise en pièces, que Slade se décida à en faire faire une pour son propre usage. Elle était faite en bois solide, de façon à pouvoir résister à l'absence de tout ménagement ; elle était en outre remarquablement simple, afin d'en permettre un examen facile. La figure ci-contre et l'explication que j'en trouve dans le *Spiritualist*, permettront de comprendre ce que M. Maskelyne a eu l'audace de décrire comme une table truquée, à propos des séances publiques de Slade à Bow-Street.

« La figure 2 représente la table que le Dr Slade a fait construire pour la présenter à l'assemblée de Bow-Street. C'est une sorte de table de cuisine ordinaire, mais faite en bois de frêne. L'homme qui la construisit déclara que le cadre A était un peu plus grand que ceux employés communément. Il l'avait fait ainsi non par ordre, mais pour lui assurer une plus grande résistance. Comme cela se pratique pour les tables de ce genre, les battants ne sont pas encadrés.

Comme ces battants ne sont munis ni de placage, ni d'encadrements et ne

sont soutenus que par une solide barre de frêne, il est facile de voir que lorsque le Dr Slade tient une ardoise B (fig. 3) contre le massif battant de bois, A, et que de l'écriture s'y produit avec les caractères raides, poudreux des traits faits au crayon d'ardoise, tracés tous à la face supérieure de l'ardoise, dans l'obscurité produite par le battant, de telles conditions sont bien de nature à produire une profonde perturbation dans l'équilibre mental des plus déterminés matérialistes.

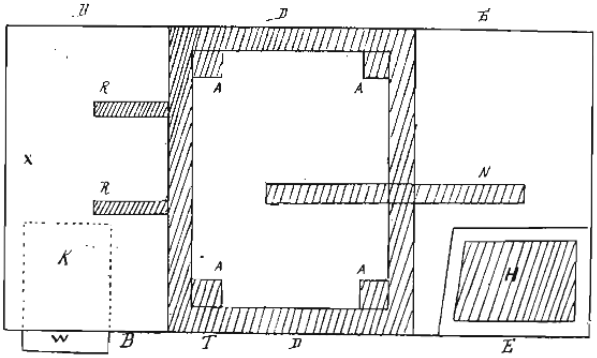


Fig 1

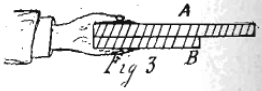


Fig 3

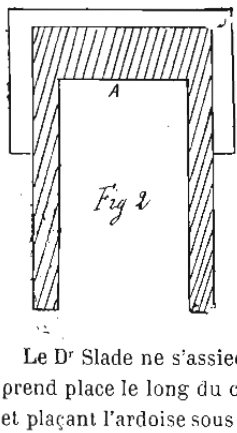


Fig 2

Dans la figure 1, B. D. E. montrent la face inférieure de la table, mais nous avons placé sous le battant B. B. deux barres ordinaires en R. R. Quoique la table du Dr Slade n'ait qu'une seule barre sous chaque battant, comme on peut le voir en N, sous le battant E. E. Nous avons montré en H la tablette en position, tandis que la barre est tirée. Si l'une des barres doubles R, s'y était trouvée, elle n'eut pas permis de placer l'ardoise. D. D. est la partie de la table qui repose directement sur le cadre et A. A. A. A. sont les extrémités des quatre pieds de la table.

Le Dr Slade ne s'assied jamais contre le battant du côté X de la table. Il prend place le long du côté T D du cadre, dirigeant ses pieds du côté de E, et plaçant l'ardoise sous ce coin de la table, de telle sorte que l'observateur, qui se place en pleine lumière du côté de cet angle, peut toujours avoir s'il le désire, sous les yeux les mains et les pieds du Dr Slade, ainsi que le bord de l'ardoise.

Parfois le Dr Slade, tenant l'ardoise de telle sorte que, son pouce soit à la

partie supérieure, en W, retire à moitié l'ardoise de dessous la table W K, comme elle est représentée en K, puis il la repousse, le mouvement complet ne prenant pas plus de temps qu'une oscillation de pendule, et tandis que la moitié K de l'ardoise reste dans l'ombre, une phrase continue à s'y tracer en ces caractères raides et poudreux du crayon d'ardoise.

Voici quelle était notre position : Slade était assis le long du côté T D, tournant le dos à la fenêtre par laquelle entraient les rayons d'un soleil de juillet : les rideaux étaient levés et tous les coins de la pièce étaient en pleine lumière. J'étais assis en face de N ; ma main droite était jointe à celle de Slade, sur la surface de la table, de façon à former une chaîne, car ma gauche tenait avec la sienne l'ardoise en H. Dès que je soulevais ma main de façon à ne plus toucher celle de Slade, à la surface de la table, l'écriture cessait instantanément, pour reprendre dès que je rétablissais le contact. On verra que d'autres observateurs ont pu faire la même remarque.

L'écriture sur ma tablette de porcelaine se produisit tandis que je la tenais, en E, sous l'angle de la table et sans que Slade la touchât.

Le second document que je présente à l'appui de mon attestation, fut obtenu avec un autre Psychiste, F. W. Monck. Nous nous trouvions, le 19 octobre 1877, au soir, 26 Southampton Row ; la lumière, celle d'une petite lampe, était suffisante pour bien observer et les assistants étaient Archdeacon Colley, Mme Colley, moi-même et le psychiste.

Je pris deux petites ardoises d'écolier, dont je fis l'examen, que je nettoyai soigneusement et marquai d'un signe spécial : elles étaient manifestement toutes neuves. Je plaçai un petit crayon d'ardoise entre les deux faces internes et les attachai ensemble d'une façon solide, de telle sorte qu'elles ne pouvaient glisser et qu'il était impossible d'introduire quoique ce fût entre elles. J'assurai mon lien avec un nœud spécial. Les ardoises bien fixées, je les déposai moi-même devant moi sur la table et je demandai à M. Colley de poser un doigt sur un coin, tandis que je plaçai le mien à l'angle voisin et que Monck, assis en face de nous, posait ses mains sur les coins les plus rapprochés de lui.

On me demanda de choisir un mot assez court, en formulant le désir de le voir écrit sur les ardoises. Je choisis *Snow* (neige). On entendit distinctement le bruit de l'écriture et Monk, tombé en trance, m'avertit que le mot était écrit. On constata alors trois choses : on raturait l'S mal formée ; les deux autres lettres présentaient également des particularités pendant leur formation.

Il est bon de faire observer que ces constatations furent faites tandis que les ardoises étaient encore posées devant moi, sous mon doigt et que je les contrôlai aussitôt, en détachant les liens qui les tenaient appliquées l'une contre l'autre. Comme je ne les avais perdues de vue à aucun moment, il est

superflu d'ajouter que mon nœud était intact. A l'intérieur des ardoises je trouvai écrit le mot *snow*, avec les ratures et les particularités de tracés qui avaient été signalées. En outre les mots « *manière favorite* » étaient écrits. Tandis que les mots se traçaient, nous avions causé de la façon particulière dont les mots étaient souvent écrits dans ces messages, et l'un de nous avait fait observer que quoiqu'un nom de baptême particulier fût souvent écrit, il n'était jamais orthographié selon la *manière favorite* de celui qui le portait. Ces deux mots avaient été saisis au passage et tracés à l'instant même sur les ardoises.

Laissant de côté tout commentaire, je note les points suivants de cette expérience :

1° Les ardoises étaient neuves, bien nettes ; portaient une marque secrète et étaient solidement liées ensemble ;

2° Elles n'ont jamais été perdues de vue et je n'ai pas un seul instant enlevé les mains de dessus elles ;

3° Je ne les ai pas lachées un seul instant, après les avoir nettoyées et marquées ;

4° La lumière était suffisante pour une observation parfaite ;

5° Les mots écrits n'avaient pas pu être préparés d'avance ;

6° Mon témoignage est corroboré par celui de deux témoins.

Avant de passer au récit des expériences des autres, je veux encore citer un fait qui m'est personnel. Lorsque cette question se posa devant moi je résolus de la soumettre à une épreuve décisive. Dans ce but j'organisai une expérience semblable à la première que fit le baron Guldenstubbé, dont le nom ne m'était nullement connu à cette époque. Je renfermai une feuille de papier dans un nécessaire de voyage, que je sanglai dans son enveloppe et que je déposai dans mon cabinet de travail. La clef de ce cabinet où étaient renfermés tous mes papiers particuliers, ne sortit pas un instant de ma possession et pendant toute la durée de l'expérience, je la gardai certainement avec un soin tout particulier. Pendant vingt-quatre heures je laissai le papier sans le toucher et au bout de ce temps je le trouvai complètement recouvert d'une écriture très claire et bien nette.

Je signale pour ce cas l'impossibilité absolue pour moi de toute erreur, mais aussi je dois faire remarquer l'absence de tout témoignage confirmatif.

(*A suivre*). *Traduit* par le Dr O. Dusart.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS, SES DÉTRACTEURS

(Suite, voir *Revue* de juin).

*Un écho de l'*AURORE, *de Calcutta (Indes). — Plaidoyer en faveur de la Doctrine* :

Bien que depuis les temps les plus reculés, les philosophes, les sages et les prophètes des diverses nations aient ajouté foi au dogme de la Réincarnation, l'explication scientifique de cette théorie ne se trouve nulle part excepté dans les œuvres des Hindous. Nous lisons, en effet, dans la philosophie, « Vedanta » : « Tout dépend de la nature et de la force des tendances et de l'inclination de l'esprit durant la vie terrestre. — La pensée, la volonté, le désir qui domine dans la vie, prévaut à l'heure de la mort et façonne la nature intérieure de la personne qui meurt. La nature intérieure nouvellement formée, s'exprimera elle-même sous une forme nouvelle. » Par conséquent, la pensée, la volonté, le désir qui façonne la nature intérieure a le pouvoir de choisir les conditions, c'est-à-dire le milieu le plus propice à sa manifestation. — Tel est le principe fondamental sur lequel s'appuie la religion hindoue pour expliquer le dogme de la réincarnation. L'histoire nous dit, en effet, que la connaissance des Esprits, leurs réincarnations et la médiumnité étaient répandues chez les Bouddhistes longtemps avant que cette doctrine fût même soupçonnée en Occident.

— Ces manifestations diverses dans le monde physique sont connues sous le nom de *loi de sélection naturelle* par les évolutionnistes. — Développons donc cette théorie.

— Les phénomènes visibles de l'univers sont unis entre eux par la loi universelle des causes et des effets. Les effets sont perceptibles à la vue, tandis que les causes ne le sont pas et souvent nous échappent. Ainsi, la chute d'une pomme d'un arbre est l'effet d'une certaine force invisible, nommée gravitation ; et, bien que cette force ne puisse être perçue par nos sens, l'expression en est visible.

Il en est ainsi de tous les phénomènes visibles de la nature qui ne sont que les expressions variées des forces multiples qui agissent comme des agents invisibles sur les formes subtiles et imperceptibles de la matière. Ces agents invisibles ou forces, dans leurs relations avec les particules imperceptibles de la matière, composent les états subtils de l'univers phénoménal ; et l'on peut dire que chaque forme grossière n'est que l'expression d'une force subtile agissant sur les particules subtiles de la matière.

— Quand les atomes de l'hydrogène se combinent par la force de l'affinité chimique, ils apparaissent sous la forme grossière de l'eau ; et il serait impossible de se faire une idée de l'eau, en l'isolant de ses deux éléments,

l'oxygène et l'hydrogène qui en sont les parties subtiles constituantes. Son existence dépend uniquement de ses parties constitutives, en d'autres mots, de sa forme subtile. Dès que l'état subtil change, l'expression grossière qui est produite change aussi.

L'aspect de la forme grossière d'une plante, dépend de la nature particulière de sa forme subtile qui est la semence. De même, les caractères des formes grossières qu'on observe dans le règne animal, dépendent des formes subtiles qui se manifestent diversement dans chacun des degrés intermédiaires entre l'unité microscopique de la matière vivante et le degré le plus élevé, l'homme. La forme grossière humaine est intimement unie à son corps subtil; et de plus, chaque mouvement ou changement qui s'opère dans la forme physique, est causé par l'activité qui émane du corps subtil.

Or, puisque le corps matériel est l'expression du corps subtil, sa naissance, sa croissance, sa décadence ou mort, dépendent des changements qui s'effectuent dans le corps subtil. Aussi longtemps que le corps subtil subsiste, il se manifestera de même dans le corps grossier.

Voyons maintenant ce qu'on entend par corps subtil. — Le corps subtil est celui qui contient les parties invisibles de la matière, unies ensemble par la force vitale et possédant, en outre, la force de penser à l'état virtuel, d'une manière analogue à celle que la semence d'une plante contient en elle la force vitale ou le pouvoir de croître. Suivant les « Rishis », le corps subtil consiste en *Antahkaranam*, c'est-à-dire que c'est l'organe intérieur de la substance mentale avec ses pouvoirs variés, représentés par les cinq organes de perception : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; par les cinq instruments d'action à savoir, le pouvoir de la vue, de la locomotion, de la parole et ainsi de suite, et par les cinq *Pranas*. — *Prana* est un mot sanscrit qui signifie énergie vitale ou puissance d'entretenir la vie dans l'individu. Quoique « Prana » soit un; il affecte cependant différents noms par suite des différentes fonctions qu'il accomplit. Le mot « Prana » implique en lui les cinq manifestations de la force vitale. D'abord, le pouvoir qui fait fonctionner les poumons et attire l'air atmosphérique du dehors, pour le faire circuler dans l'intérieur du corps.

Cette propriété appartient exclusivement à « Prana ». En second lieu, le pouvoir qui rejette du système tout ce qui lui est inutile, est nommé en sanscrit *Apana*. Troisièmement, quand la force sert au fonctionnement des organes digestifs, elle prend le nom de *Samana*.

Elle est appelée *Udana* quand elle représente la cause qui transporte la nourriture de la bouche à travers le canal alimentaire jusqu'à l'estomac, et aussi quand elle est la cause qui produit la parole. La cinquième puissance de « Prana » est celle qui se manifeste dans toutes les parties du corps, de la tête aux pieds; qui maintient sa forme en bon état, la préserve de la

putréfaction et donne la santé et la vie à chaque cellule et à chaque organe.

Telles sont les manifestations variées de force vitale nommée « Prana ».

Ces pouvoirs subtils, de concert avec les éléments simples du corps grossier et avec les virtualités de toutes les impressions, les idées, et les tendances que tout individu assemble dans une vie, constituent son corps subtil.

Comme la résultante de toutes les actions diverses de l'esprit et du corps, que l'individu exécute dans sa vie actuelle, représentera la somme de ses tendances et de ses désirs dans le futur, rien ne sera perdu.

Chaque action physique ou mentale que nous accomplissons, chaque pensée que nous exprimons, se subtilise et est emmagasinée sous la forme d'un *Samskara* ou impression dans notre esprit. Elle y séjourne pendant un certain temps à l'état latent; puis elle s'élève sous la forme d'une onde mentale et produit de nouveaux désirs. Ces désirs sont nommés *Vasanas*. Ces Vasanas ou désirs ardents sont les facteurs du nouveau corps. Si *Vasana*, c'est-à-dire l'aspiration vers des plaisirs ou objets mondains survit dans l'individu, celui-ci après des centaines de naissances, devra renaître encore.

Rien ne peut arrêter le cours des désirs ardents; il faut qu'ils s'accomplissent tôt ou tard. Tout acte volontaire ou involontaire du corps, des sens ou de l'esprit, doit correspondre aux impressions latentes emmagasinées dans le corps subtil.

Quoique la croissance, l'œuvre de la nutrition et tous les changements du corps physique grossier, aient lieu suivant des causes agissantes nécessaires, toutefois, toute la série des actes et conséquemment chaque acte individuel, l'état du corps qui l'accomplit, que dis-je, l'ensemble des forces qui maintiennent l'être en vie, ne sont que l'expression externe des énergies latentes du corps subtil. C'est sur ce dernier que repose la parfaite adaptation des impressions du corps animal ou humain à la nature animale ou humaine. Les organes des sens doivent donc correspondre complètement aux désirs les plus importants et les plus ardents et les plus appropriés à la manifestation. Ils sont l'expression visible de ces désirs.

Si la faim ou le désir de manger n'existait pas, les dents, le gosier et l'estomac ne seraient d'aucune utilité. Si le désir de préhension et de locomotion n'existaient pas, les mains et les jambes seraient sans but. Il peut être démontré de même que le désir de voir, d'entendre... a donné naissance à l'œil, à l'oreille, etc.

Si je n'éprouve pas le désir de me servir de ma main, et si je n'en fais pas usage du tout, en quelques mois, elle deviendra inerte et sans vie. On trouve aux Indes des fanatiques religieux qui tiennent les bras levés pendant des semaines et qui ont perdu, au bout de ce temps, l'usage de ces

membres. Une personne qui resterait couchée sur le dos pendant six mois, aurait de la peine à marcher.

Les exemples des effets nuisibles produits par le mauvais emploi des membres et de tous les organes, en général, sont nombreux.

Comme la forme humaine correspond généralement à la volonté de l'être, de même la structure corporelle individuelle correspond au caractère, aux désirs, à la volonté et à la pensée de l'individu. Il s'en suit que la nature externe n'est que l'expression de sa nature intérieure. Cette nature intérieure de chaque individu est ce qui se réincarne ou s'exprime successivement dans des formes variées, l'une après l'autre. Lorsqu'un homme meurt, l'individuel ego ou « Jiva » (comme on le nomme en sanscrit), ce qui signifie le germe de la vie où l'âme vivante de l'homme n'est pas détruit, mais il continue à exister sous une forme invisible. Il demeure comme une corde sans fin, liant ensemble les vies séparées, en vertu de la loi des causes et des effets. Le corps subtil est comme un globule d'eau qui a surgi dans le passé, sans commencement, de l'éternel océan de la réalité; et il renferme en lui la réflexion de la lumière inaltérable de l'intelligence.

De même qu'un globule d'eau se maintient pendant un certain temps, en nuage dans un état vaporeux, puis se réduit tantôt en pluie, neige ou glace et de nouveau en vapeur, mais n'est jamais détruit, ainsi le corps subtil demeure quelque temps sans se manifester et s'exprime parfois en formes grossières d'animaux ou d'êtres humains, selon que les désirs et les tendances sont ou ne sont pas prêts à se manifester. Tout dépend de la nature et de la force des tendances durant la vie et de l'inclination de l'esprit.

Pour faire mieux comprendre cette loi de sélection naturelle, prenons un exemple et examinons comment les semences des différents arbres cherchent, dans un milieu commun à tous, des substances différentes; absorbent et s'assimilent des quantités différentes d'éléments, Supposons que deux semences, l'une de chêne et l'autre de châtaignier soient plantées dans un pot. La force de croissance des deux semences est de même nature.

Le milieu qui les entoure, la terre, l'eau, la chaleur, etc... sont identiques; mais, pourtant,il existe cette particularité dans chacune des deux semences que chacune absorbera du milieu commun des qualités différentes des éléments, etc., qui seront propres à favoriser la croissance du fruit, de la fleur ou de la feuille, et qui sont particuliers à chaque arbre séparé.

De même, suivant la loi de sélection naturelle, le corps-esprit de la personne mourante, nouvellement modelé, choisira et attirera, pour ainsi dire insciemment, du milieu environnant, tels éléments qui sont de nature à développer sa manifestation.

Or, comme les parents sont les principaux éléments du milieu où doit vivre l'être qui se réincarne, la nature nouvellement façonnée ou corps

subtil de l'individu, choisira les parents qui sont les plus aptes à faire grandir ses tendances, et se réincarnera parmi eux. Admettons, par exemple, que je ressente un vif désir de devenir un grand artiste, et qu'après une longue vie de lutte et d'efforts, je n'aie pu parvenir à mon but, alors, après la mort de mon corps, je renaîtrai de tels parents et dans tels milieux qui pourront m'aider dans l'accomplissement de mes vœux.

Telle est l'œuvre de la réincarnation ou renaissance de l'Âme individuelle comme elle est exprimée dans la philosophie de l'Est.

(*A suivre.*) Prof. C. MOUTONNIER.

RECHERCHES PSYCHIQUES A VARSOVIE

Cher M. Leymarie! Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous envoyer le compte rendu de nos séances ultérieures avec le médium Janek, bien connu des lecteurs de la *Revue*.

Avant de parler des manifestations, je dois relater quelques préparations faites en vue de nos séances.

Dans ce dernier temps, nous avons remarquablement augmenté l'éclairage de la chambre. Six écrans luisants (frottés de la masse balmainienne), de la grandeur des ailes du paravent nous entourent; nous nous asseyons à la table de séances qui luit comme les écrans.

Au-dessus de nos têtes est suspendu, au plafond, un grand cercle lumineux.

La porte conduisant à l'autre pièce est, de même, couverte de la masse brillante. Tout cela, pris ensemble, fait l'effet d'un clair de lune. Les accessoires des séances sont aussi brillants.

Notre cercle d'expérimentateurs est à présent composé de dix à onze personnes (sept messieurs et trois dames) y compris le médium qui est placé près de la porte lumineuse.

Autrefois nous chantions pendant la séance tout entière; aujourd'hui, un artiste joue de la cithare; de temps en temps, la musique, comme nous nous en sommes convaincus, réagit parfaitement sur les manifestations, elle en augmente l'intensité.

Nous n'attendons pas trop longtemps l'arrivée de la force psychique. Elle se manifeste après vingt minutes tout au plus. D'abord, la table commence à se mouvoir et c'est le moment de demander, comme d'habitude, si nous sommes bien placés, c'est-à-dire en bon ordre harmonique et si, quoi que ce soit n'empêchera pas le cours des manifestations.

Ordinairement, quant à la première question, nous obtenons la réponse affirmative; quant à la seconde, elle est négative. Quel est donc l'empê-

chement à la bonne marche de la séance ? La porte luisante, prière de la couvrir d'un drap. Nous le faisons. C'est l'innovation créée par nous, il y a peu de temps, les invisibles ne s'y sont pas encore habitués, comme jadis pour le cercle lumineux au plafond.

La table commence à battre violemment avec les pieds pour nons prouver la satisfaction des Esprits.

En même temps, l'assistant qui est assis à côté du médium déclare qu'il sent quelqu'un qui veut prendre place à côté de lui, sur sa chaise ; il se place de côté et le « bienvenu » s'asseoit. Tout à coup l'assistant placé de l'autre côté du médium trouve l'inconnu entre lui et le médium ; il le voit très distinctement ; c'est un petit homme, tout noir. Il lui adressa la question suivante : — Peut-on vous mettre, cher petit homme, le tambourin sur la tête ? — Il y consentit. La personne placée vis-à-vis du médium prit le tambourin et, se penchant sur la table, il chercha le petit invisible dans l'espace entre le médium et son voisin. Le voici, dit-il, et il le frappa sur la tête avec le tambourin ; puis, il l'en coiffa. L'individu prit, de ses deux mains, le tambourin placé sur sa tête et nous fit gentiment des révérences.

Cela se voyait très bien, parce que, la surface du tambourin était luisante ; puis il le mit sur sa tête, se promena çà et là et, ensuite, le laissa tomber par terre, de manière à ce que le tambourin puisse être roulé sur le plancher, en avant et en arrière.

L'un de nous proposa de couvrir le fantôme ou force psychique, avec un drap de lit, pour le rendre plus visible et il y consentit et donna des signes affirmatifs par des coups dans la table.

Le drap de lit apporté, nous le jetâmes derrière la chaise du médium, à terre ; le drap s'enfla peu à peu, et, par conséquent, se forgea une forme qui se dirigea vers le médium.

— Grandissez plus, devenez plus haut, s'écriait-on ? Le fantôme s'éleva, se redressa et atteignit la hauteur d'un homme.

— Etendez vos bras, dîmes-nous ? La figure le fit. L'un des assistants, sans demander la permission des invisibles (condition habituelle dans de pareils cas), toucha l'un des bras du fantôme qui s'évanouit immédiatement ; le drap de lit tomba sur le parquet.

Nous priâmes l'invisible de se former à nouveau ; il le promit et nous le vîmes tout près de l'assistant placé au côté gauche du médium.

— Montez sur moi, propose celui-ci ? et l'apparition, vêtue du drap, se fit voir sur le dos du dit assistant, qui était agenouillé et à moitié couvert du drap, tandis que sa chaise était partie en arrière.

Après l'évanouissement du fantôme, il ne savait où se placer, mais après quelque temps sa chaise revint ; il lui était impossible de s'asseoir parce qu'un corps quelconque occupait ce siège. Après quelques essais pour

s'asseoir, il trouva enfin sa chaise vide et put se remettre à sa place. Ce fait fut accompagné des rires et des plaisanteries de tout le cercle, surtout au moment où l'assistant passait sa main aux endroits où il croyait trouver la tête du fantôme.

On toucha ensuite la voisine de cet assistant qui était la troisième à côté du médium ; on voulut lui reprendre sa chaise, mais la dame s'y refusa et enfin, elle fut forcée de se lever ; on exigea le même jeu de son voisin, il se leva de même. Leurs chaises s'échangeaient vivement entre elles, chacune de ces personnes obtint la chaise qui ne lui appartenait pas.

Mais on demanda, de toutes parts, que « la petite main » se présentât. C'est une apparition habituelle de nos séances. Il y a le moment où, derrière la chaise du médium se matérialisa une petite main qui se permit de nous toucher, qui exécuta des choses commandées.

Une fois, il nous fut permis de serrer la petite main et chacun, même le plus éloigné du médium, se penchait à travers la table ; après avoir trouvé « la petite main », entre le bras du médium et celui de son voisin, ils la palpaient et la serraient fortement. « La main » était à droite, et comme elle se présentait au côté gauche du médium on ne pouvait nullement soupçonner que ce fut sa main. Le pouce de la main était couvert de salive, ce qui était ennuyeux pour l'attouchement. Le fantôme s'amusait.

On tendit une montre à la petite main, en la priant de la remonter. Elle se montait sans clef. On la saisit si vivement que celui qui la présentait sentit des ongles aigus ; après quelques minutes, nous entendîmes le bruit que faisait le ressort de la montre ; il fut tourné maintes fois.

J'ai chez moi, une petite boîte à musique se remontant par-dessous, avec une petite clef. Nous demandâmes s'il ne serait pas possible de la remonter aussi. Oui, nous affirma-t-on par des coups dans la table. Nous tendîmes la boîte qu'on prit, la clef aussi, et nous attendîmes en silence un résultat. Bientôt, du coin de la chambre, retentit distinctement le cliquetis caractéristique du ressort, puis les notes musicales. Quand la boîte eût cessé de jouer, la clef fut jetée sur notre table.

« Ah ! quel dommage, dirent quelques personnes, elle ne joue plus ! Jouerez-vous encore, demandâmes-nous ? — Oui. — Eh bien, voici la clef. On ne la prit pas. — Donc, nous n'aurons pas la musique ? — Au contraire. — Prenez donc la clef. — Non ! — Sans clef, la boîte fut remontée, nous l'entendions parfaitement et la musique recommença. Nous fûmes stupéfaits par ce fait nouveau pour nous.

Une autre fois, je voulus convaincre l'incrédulité d'un sceptique ; lorsque la boîte commença à jouer, je priai soudainement le médium et ses voisins de tirer leurs mains du milieu de la table ; à peine eus-je fini ma phrase, que la boîte fut jetée avec une telle force sur la table qu'elle se dispersa,

brisée en quelques morceaux. Par ce fait brutal, je fus puni de ma méfiance.

L'artiste à la cithare, témoin de ces manifestations, voulut soumettre son instrument à une pareille expérience. Nous lui dîmes qu'une semblable épreuve était bien dangereuse, le même sort que ma boîte étant réservé à sa cithare ; le jeune homme persista dans sa résolution.

Nous confiâmes l'instrument à la main mystérieuse qui, le saisissant avec une précipitation extraordinaire, traîna la cithare par terre, ça et là ; chaque secousse faisait sortir un son morne de l'intérieur de l'instrument; nous avions la crainte qu'il ne fut endommagé. Enfin, après avoir repoussé la cithare à quelques pas de nous, les mains invisibles commencèrent à en pincer les cordes. Le propriétaire de la cithare fit alors la proposition aux virtuoses invisibles de toucher quelques cordes (notes), selon son commandement. On y consentit. — Eh bien, prenez A. mol. Le ton fut pris. — A présent, D en basse. La note désirée retentit. — Essayez donc encore de prendre un accord composé de trois tons et il indiqua les notes nécessaires. Après un instant, l'accord harmonieux résonna.

Ce phénomène était d'autant plus remarquable que personne, parmi les assistants, même le médium, n'avaient l'idée du jeu de la cithare.

Peu de temps après, nous aperçûmes la forme de la cithare ; elle se portait en haut. Quelqu'un la reçut sur son épaule et la remit au propriétaire, lequel fut parfaitement satisfait de cette expérience.

Nous avons obtenu, presque à chaque séance, de l'écriture directe. Cela se produit de la manière suivante :

L'un des assistants présente à la « petite main », un morceau de papier, où, par exemple sa carte de visite, avec un crayon ; ces deux objets sont saisis avec rapidité. Ensuite, nous attendons le résultat. Après quelques minutes se fait entendre le grincement (frottement) du crayon sur le papier, lequel nous est jeté sur la table. La séance terminée, nous allumons la lumière et examinons le papier. On voit quelques lignes écrites, mais avec des caractères très illisibles. L'un de nous propose de lire dans un miroir. En effet, le conseil est bon ; de cette manière, nous relûmes l'écriture tout entière, en voici le contenu : « Chers frères, si vous voulez avoir des phénomènes sérieux, tachez d'être plus calmes ; le bruit que vous faites, nous empêche d'agir. — Schwarzenberg, décédé en 1900 ».

Une autre fois, une pareille écriture sur le papier, fut donnée et glissée parmi les tablettes préparées pour l'écriture directe, et tracée avec un crayon rouge ; personne n'en possédait ; il n'y en avait pas dans la chambre de séances.

L'un de nos messieurs remit à la « petite main » ses deux cartes de visite, priant d'y faire de l'écriture directe. Sur l'une, il en a obtenu ; l'autre disparut. Quelques semaines après, le même assistant confia à la « petite

main » deux enveloppes collées, contenant deux feuilles de papier à lettres. Après la séance, dans une enveloppe, il trouva la première carte de visite, celle qui avait disparue. L'autre enveloppe n'était pas touchée. Sur la carte étaient écrites quelques dates historiques et quelques noms des hommes célèbres.

Une autre fois, nous présentâmes à la main de l'invisible un jeu de cartes, le priant d'en choisir quelques-unes, selon notre commandement : ainsi, il tirait les as désirés, les rois, les valets, etc.

De même, il nous jeta sur la table des monnaies désirées, tirées de la bourse qu'on lui avait donnée.

A la dernière séance, les mains invisibles ont ôté les bottines du voisin du médium ; elles étaient boutonnées.

Tel est le résumé des résultats obtenus pendant le cours de nos dernières séances, jusqu'en mai 1900.

Vous le voyez, nos recherches suivies, jusqu'à présent, donnent des résultats avantageux.

WITOLD CHLOPICKI.

N. D. L. R. : Page 301, de la *Revue* de mai 1900, il faut lire, à la signature de Pensées d'un octogénaire : *Vincent*, à *Mauleon Soule* (Basses-Pyrénées).

POIGNÉE DE FAITS

1° Du *Light*, 3 février 1900. — Je vais mentionner un cas étrange d'écriture sur ardoise qui m'a été raconté par un ami en qui j'ai la plus entière confiance. Et, cette confiance, les autres la partageront peut-être quand ils sauront qu'il était et qu'il est encore un sceptique invétéré au sujet des communications avec un autre monde. Il ne croit pas à l'existence de cet autre monde, et même, affirme-t-il, il ne tient pas à cette existence. C'est un rabbin juif. Il était allé voir un médium de Chicago, écrivant sur ardoise et il me fit, aussitôt après, le compte-rendu de la séance. Il rédigea un billet pour son père qui était mort quelques années auparavant en Allemagne. Pour empêcher le médium de découvrir par un moyen normal quelconque ce dont il pouvait être question, il se servit de l'allemand et de caractères hébraïques. Il plaça le billet entre deux ardoises qu'il attacha ensemble solidement et, d'après les indications du médium, il les plaça sur la suspension qui se trouvait au-dessus de la table, à laquelle ils étaient assis. Au bout d'un instant, on lui dit de les reprendre et de les ouvrir. Il y trouva une réponse à son billet, signée de son père et écrite, elle aussi, en allemand avec des caractères hébraïques. *Rev. M. J. Savage.*

2° Du « *Light of truth* », 17 mars 1900. Pendant la nuit du 12 février, William Graw, chauffeur sur les chemins de fer de Pennsylvanie, rêva qu'il était tué sous un pont, précipité de sa machine. Quand sa grand-mère, avec laquelle il vivait à Renova (Pennsylvanie) l'appela pour déjeuner, elle le trouva en train de se promener de long en large dans sa chambre. Il lui assura que la vision avait une telle apparence de réalité qu'il avait peur pour son prochain voyage. Il y alla, néanmoins.

Le train n'avait pas fait dix milles quand Graw sortit sur la petite passerelle qui entoure la machine pour inspecter certaines pièces. La locomotive entrait juste à ce moment sous le pont de Sterling Run. L'habit de Graw fut saisi par une projection du pont et le malheureux fut jeté sur la voie. Il eut des blessures internes qui occasionnèrent sa mort. Son rêve était ainsi devenu une réalité.

3° De la « *Rivista di studi psichici* », juin-juillet, 99. — Dans un livre intitulé *L'existence de l'âme*, publié par le Dr Ruete, professeur à l'Université de Leipzig, on lit ce qui suit :

Deux dames appartenant à la meilleure société de Göttingen, la femme du Dr P. et Mlle W..., atteintes de phtisie, étaient toutes deux soignées par moi. Elles se connaissaient de vue seulement, mais s'intéressaient quand même à leur sort respectif et me demandaient toujours des nouvelles l'une de l'autre. Je répondais chaque fois d'une manière évasive.

La maladie faisait chez Mlle W. de rapides progrès. Elle en vint à ne plus pouvoir quitter le lit pendant que Mme P. restait toujours debout.

Néanmoins une nuit, vers 2 heures du matin, on m'appelle à la hâte auprès de Mme P. et j'arrive à peine à temps pour recueillir son dernier soupir. En rentrant chez moi l'idée me vint à l'esprit d'aller voir comment allait Mlle W... ; j'avais un signal convenu pour me faire ouvrir pendant la nuit. Je trouvai la mère de la malade toute bouleversée : sa fille avait eu un rêve effrayant; Mme P... morte, lui était apparue et lui avait annoncé qu'elle mourrait ainsi dans la journée et qu'elles s'en iraient ensemble. Je vis la malade qui me fit le récit de sa vision. A partir de cet instant elle alla s'affaiblissant et mourut dans la journée.

Autant que je puis en juger, la vision eut lieu juste au moment où la femme du Dr P. expirait. Ni Mlle W., ni ses parents ne pouvaient à ce moment-là avoir connaissance de l'événement.

4° La « *Banner of Light* » du 14 octobre 1899 a une belle collection de faits intéressants. Il est à regretter seulement qu'elle ait jugé à propos de ne donner ni noms, ni références. En voici un entre autres.

Un homme d'un très grand cœur était en train de quitter cette terre. Autour de son lit se pressaient tous les membres de sa famille. Un de ses frères s'approchant le prit par la main : « qui êtes-vous? dit le malade. —

« Je suis Ezra; ne me reconnais-tu pas? » — « Si, je te reconnais maintenant ». Et le moribond serra dans les deux siennes une des mains de son frère et continua : « Tu es Ezra. Eh bien ! Dans sept années d'ici, à la même heure, prépare-toi à venir me rejoindre ». La respiration déjà pénible cessa et le malade franchit la grande frontière. Les années s'écoulèrent. Ezra et toute sa famille avaient oublié les paroles du mourant. Le septième anniversaire vint et Ezra partit au travail sur sa ferme. Il travailla gaiement, car il se sentait fort et en parfaite santé. Vers midi il revint à la maison et dit : « femme, je me sens mal ». Son état empira rapidement et à 2 heures 30 de l'après-midi, il expira. *Il y avait sept ans, heure pour heure, que son frère était mort.*

5° Du « *Religio-philosophical journal* », San Francisco, 5 octobre 1899. — M. Uriel Buchanan, de Chicago, est un homme bien connu par ses recherches sur le spiritualisme. Il n'hésite pas à affirmer d'après l' « Inter Ocean » du dimanche, qu'il a vu beaucoup de ceux qui ont passé depuis longtemps le seuil du monde soi-disant invisible, et qu'il leur a causé. On lui a demandé s'il avait été prévenu d'événements à venir. En réponse à cette question, M. Buchanan écrit : « Oui, et cela depuis mon enfance ; non seule-« ment en rêve, mais aussi pendant la veille. Par moment, j'entends des « voix, d'autres fois, je n'ai que des impressions. Mais ces impressions por-« tent en elles une telle marque de certitude que, depuis longtemps, j'ai « appris à en tenir compte dans ma vie quotidienne. Et aussi longtemps « que je les suis, tout va bien pour moi. »

BELISAMA OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE III

Les Druides, Les Druidesses et le Druidisme.

On nomme Druidisme, l'ensemble des doctrines morales, philosophiques et religieuses découvertes, enseignées et pratiquées par les Druides, c'est-à-dire par les prêtres les plus hauts placés dans l'ordre sacerdotal.

C'est bien à tort qu'un grand nombre d'auteurs ont défini le Druide comme étant le prêtre, le sacerdote de la Religion gauloise. Le Druide a existé bien avant cette religion, c'est probablement le plus ancien philosophe de l'Antiquité, si, comme beaucoup d'auteurs le pensent, les Celtes sont les plus anciens habitants de notre globe.

D'où dérive ce terme de *Druide*?

On s'accorde généralement à reconnaître qu'il est dérivé du celte : En gallois, en effet, derw (*derou*) signifie chêne ; c'est évidemment le même mot

que le Breton armoricain : *derf Derv, derô* d'où est dérivé *driot* le nom d'une variété de chêne qui croît dans l'Est de la France ; ce terme de *derou* n'est guère éloigné du grec drus (δρυς) qui sert à désigner le chêne » (1).

Ainsi, d'après ce qui précède, on peut bien conclure que le Druide était l'homme du chêne, le prêtre du chêne, qui dans tout l'Occident, et cela dès les temps les plus reculés, a été considéré comme l'arbre sacré par excellence, le porteur du *Gui Sacré*. Ce qui permet à Jean Reynaud d'écrire avec raison : « Il suffirait de savoir qu'Esus était le Dieu du chêne pour en conclure qu'il était le Dieu principal de la Gaule et qu'Esus n'ait fini par être identifié avec Jupiter... Maxime de Tyre constate que : « Les Celtes adorent Jupiter, mais le Jupiter Celtique est un chêne » (2).

Voici une autre étymologie de ce même mot ; nous la donnons à titre de curiosité, cependant nous ajouterons que si elle n'est pas vraie, elle est en tout cas vraisemblable ; nous en faisons juge le lecteur.

« Le mot *Druide*, en anglo-saxon *Druid* (*Drouid*), renferme un sens bien autrement sérieux et remarquable. Il faut considérer que César en rapportant le nom des Druides a cherché à adoucir les sons durs et gutturaux de la langue Celtique et il a écrit Druides (*Drouides*) au lieu de *Truoides*. Ce dernier terme permet de trouver aisément la clef de l'énigme.

« Il se compose du verbe *to trow* (*trô*), imaginer, penser, croire et d'un autre verbe *to head* (*hid*), prendre garde, faire attention, *trowhead* (*Trôhid*) » (3).

Des deux étymologies, nous préférons certes la dernière, qui nous montre les Druides comme des penseurs, des philosophes, ce qui est très juste.

L'étymologie grecque, proposée par Pline, ne nous paraît guère soutenable, parce que les Druides, qui d'après un grand nombre d'auteurs seraient d'origine phénicienne existaient avant les Grecs, et Pline, du reste, ne donne cette étymologie que comme une simple supposition : « *Jam per se roborum eligunt lucos*, dit-il, *nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpretatione græcâ possint Druidi videri* (4) ».

Ce mot de *possint* montre bien une simple supposition, c'est donc la ressemblance de δρυς avec Druide qui a suggéré l'idée de cette étymologie.

Ammien Marcellin nomme les Druides *Drysidae*, nous trouvons donc encore ici cette racine *Dry*, qui nous rappelle non seulement la variété de chêne, *Driot* ci-dessus nommé, mais encore dans l'Anglo-Saxon, on nomme *Dry* un *Mage*, ou Magicien, les Druides n'étaient-ils pas des Mages ? Et, fait digne de

(1) *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, page 70.

(2) Jean Reynaud, *L'Esprit de la Gaule*, 1 vol. in-8°, Paris, 1866.

(3) A. Boudet, *La vraie langue celtique*, page 170, 1 vol. in-12 de 310 pages. Carcassonne, 1886.

(4) *Hist. nat.*, XVI, 95.

remarque, dans le Welche, nous connaissons un terme *Driod* qui signifie *Sage* ou *Mage*, ce qui est tout un, car un Mage est un Savant, un Sage (*Sapiens*).

Donc, s'il nous fallait à tout prix donner une conclusion, nous dirions que Druide est dérivé de ces derniers mots : *Dry*, *Dryod*; d'autant que nous savons, nous l'avons vu au début de ce chapitre, que les Druides formaient la première classe la plus savante de l'Ordre sacerdotal; en effet le sacré Collège des Druides comprenait dans son sein trois classes : *Les Druides* proprement dits, formant le Suprême Collège pontifical; à eux étaient réservés le droit de justice, l'instruction et le pouvoir de faire la guerre ou de traiter de la paix.

Le chef des Druides, l'archidruide possédait à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel; il était nommé par le suffrage universel de ses collègues, aussi avait-il la puissance absolue. L'archidruide, en Celtique *Coï'Bhi* ou *Coï'bhi Druide* jouissait de la plus grande vénération et de la plus grande confiance, nous pouvons en témoigner par le proverbe celtique que voici :

Ge fagus clech do làr
S faigse na sin Cabhair Coï'bhi.

ce qui veut dire :

La pierre n'est pas aussi proche de la terre
que l'assistance du Coï'bhi pour ceux qui ont besoin de son sccours.

Le *Coï'bhi* avait voix décisive dans toutes les Assemblées et son jugement était sans appel.

A côté de l'archidruide figurait le Semnothée. Ce haut fonctionnaire était-il le supérieur de l'archidruide ? c'est croyable puisqu'il était honoré du titre de Prince ; ou bien partageait-il simplement le pouvoir avec lui? Nous l'ignorons et on ne saurait rien préciser à cet égard : tout ce que nous savons, c'est que le Semnothée celtique, qu'on retrouvait partout sans le voir jamais nulle part, se nommait en Gaule MAN-AS, l'homme premier ou l'homme prince, dans l'Inde *Muni*, en Egypte *Menès*, en Crète *Minos*, dans notre moyen-âge *Monos*, le moine, le solitaire, le seul. En effet le *Somnothée*, personnage *ubiquiste*, *poseur de signatures divines* était bien dans les temps antiques chez les Celtes, le *Monos*, le seul de son espèce. Il représentait ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Pape* des catholiques.

A propos de ce Semnothée, il y avait une légende qui a persisté jusqu'à nos jours dans le Poitou et dénommée *le Bain du moine*. Cette légende qui s'est transmise oralement de génération en génération remonte certainement à plusieurs siècles avant notre ère.

Voici à quoi est due cette légende.

Le 12 janvier, c'est-à-dire en plein solstice d'hiver, on disait qu'à minuit le chef des Druides, le Semnothée, avait l'habitude de se baigner dans les

eaux glacées d'un lac, afin de se laver et de se purifier des fautes qu'il avait pu commettre dans l'année. De cette façon, il se purgeait non seulement de ses fautes personnelles, mais encore de celles de tous les autres Semnothées passés. C'est ce bain hivernal qu'on dénommait *Bain du monos*, *Bain du moine*.

Le Semnothée était l'âme du Sacerdoce, l'arbitre des Bardes et des Clairvoyants, le guide des Celtes; que celui-ci fut *Brenn*, *Ovate*, ou *Barde*, il n'était qu'un instrument dans la main du Semnothée sacerdotal de la Celtique mystérieuse.

Quant au Grand-Prêtre, à l'archidruide, il avait la direction de l'Ecole des Druides, école qui se trouvait cachée dans la solitude des profondes forêts. Dans cette école, les prêtres les plus âgés instruisaient leurs successeurs pendant un très long noviciat comme nous le verrons plus loin.

Telle est d'après nous la véritable signification de ce terme Semnothée, mais on lui en donne d'autres, celui par exemple de *adorateurs de Dieu* (1) qu'on a appliqué à une certaine époque aux Druides mêmes.

Voici du reste une définition qu'en donne Roget de Belloguet (2) dans son *Glossaire Gaulois* :

86. Semnotheoi, nom donnée avec celui de Druides aux Sages qu'on disait avoir été chez les Celtes et les Galates, les inventeurs de la Philosophie. On a prétendu que les Celtes désignaient ici les Germains, mais on voit dans Suidas, v° *Druidai* qu'il n'est question que des Gaulois. Il paraît même avoir pris Semnotheoi pour un simple synonyme de *Druidai*. Ce nom qui nous fait penser au *Semnoi* ou Philosophes Indiens dont parle Clément d'Alexandrie (3) signifierait effectivement en grec ceux qui vénèrent les dieux.

Au dire de divers auteurs grecs (4) les Druides et les Semnothées constituaient deux classes différentes de prêtres. — Les premiers ne s'occupaient pas de religion mais de morale et de physiologie ; ce n'étaient que les Semnothées qui pratiquaient l'exercice du culte. Ils étaient les prêtres de Samhan (5) terme qui en Irlandais sert à désigner la fin de l'été (6) qui correspondait au premier novembre par suite de l'ancienne division de l'année en trois saisons. Or c'est à cette époque que les Celtes célébraient la fête des morts. Se disant fils de Pluton ils passaient pour avoir des rapports

(1) Hist. nat. des Gaulois p. 9.

(2) Ethnogénie Gauloise, Int. de part. p. 205.

(3) Stromates, III.

(4) Diogène Laërce L. I, § 1. — Strabon L. IV p. 4. — Diodore de Sicile, L. V § 31. — Suidas, lexique au mot *Druide*.

(5) Samhan, signifie en Celtique *Feu solaire*, c'est aussi le feu central de la terre comme nous le disons un peu plus loin.

(6) De *Samh* été et *an* fin; au génitif ce mot fait *Samna*. O. Curry, Manuers of the ancient Irish, tome III, p. 217.

avec l'âme des morts et c'est du reste dans une contrée de leur pays d'abord dénommée Cimnerie qu'Homère place l'Evocation des Ombres faite par le roi d'Itaque : Ulysse ; Samhan comme nous l'avons dit en note signifie en Celtique comme en Irlandais *Feu solaire*. mais c'est aussi dans la terre le feu central ou Enfers, l'empire de Pluton. Dans l'homme c'est le sang ou chaleur interne ; l'associé de Samhan ou le sang, c'est la liqueur séminale ou la sève vitale.

Le roi du feu Pluton dont le nom grec signifie Riche, dont les latins ont fait Dispater ou Div Pater était dénommé chez les Bretons le Père-feu ; Samhan chez les Celtes était représenté sous la forme de Kernunnos, à la tête armée de cornes branchues.

La deuxième classe de prêtres comprenait les *Ovates* ou *Vates* (Prophètes) fidèles dépositaires des rites sacrés et des cérémonies religieuses. Cette classe exerçait aussi l'art divinatoire, elle remplissait donc le même office que les Augures et les Aruspices à Rome."

La troisième classe de prêtres comprenait les *Bardes* ou poëtes religieux ou guerriers, qui chantaient non seulement les louanges des Dieux et des héros de la Patrie, mais qui enseignaient aussi les arts.

Enfin, le collège des Prêtres était complété par les Druidesses c'est-à-dire par des jeunes filles ou des jeunes femmes qui avaient le don de prophétiser ; aussi prédisaient-elles l'avenir, et rendaient-elles des oracles, auxquels on obéissait aveuglément. Initiées aux *Grands Mystères*, elles avaient le pouvoir sur les Esprits des éléments, elles pouvaient même se rendre invisibles et extérioriser leur astral. Les Druidesses de la Bretagne, celles de l'île de Sein peuvent être considérées comme les dernières Sibylles ayant vécu sur notre terre à l'époque contemporaine.

A l'origine de la race Celtique et du culte Druidique, l'homme n'était qu'au second plan, c'est la femme qui était au premier, et c'est ce qui explique la grande influence qu'avaient les Druidesses. Ainsi quand elles paraissaient dans les fêtes de la nation ; elles étaient entourées du plus profond respect et tous inclinaient la tête devant leur majesté, quand elles traversaient la foule. D'après le passage suivant de Pomponius Méla nous voyons que les Druidesses exerçaient un pouvoir sur les Eléments.

« L'île de Sena, dit cet auteur, est renommée par un oracle Gaulois, dont les prêtresses au nombre de neuf, ont la puissance d'enchaîner les vents et les tempêtes par une sorte d'enchantement... Les asiles des Collèges ou monastères de Druidesses dont les autres Grecs et latins nous révèlent l'existence, sont situés dans les îles les plus sauvages des mers de l'Armorique et de la Bretagne. Le nautonnier qui, durant les nuits d'orage, rase les bords escarpés de ces écueils toujours battus par les flots en furie, entrevoit sur la pointe des rocs tournoyer des flammes rougeâtres, des fantômes

aux longues chevelures agitant des torches ardentes, dont la lueur se confond avec celle de la foudre. Ce sont les Druidesses, accomplissant leurs rites interdits à l'œil des hommes. Si l'étranger est assez téméraire pour tenter d'aborder, on assure qu'aussitôt l'ouragan chassera son navire au large et que d'effrayantes apparitions le poursuivront longtemps sur les eaux (1).

Le collège des Druidesses était précisément établi dans une des îles situées à l'embouchure de la Loire. Ces prêtresses, nous venons de le dire, avaient une grande renommée de science et leur savoir avait laissé de si profondes traces dans les esprits, que même au milieu du XIV^e^ siècle, des sorcières exploitaient encore cette grande renommée scientifique. Le nombre des sorcières se multipliait tellement qu'un évêque du diocèse se crut obligé de fulminer contre elles une bulle d'excommunication. L'évêque fulmina avec tous les rites alors en usage, c'est-à-dire qu'il prononça l'excommunication en pleine cathédrale (2) au son des cloches, en allumant et en éteignant successivement les cierges et foulant aux pieds le missel et la croix. César nous dit que chaque année, les Druides se réunissaient dans un lieu spécial sur la frontière des peuples Carnutes pour y célébrer le culte en commun et y juger des différents qu'on soumettait à leur juridiction; c'est dans cette juridiction qu'on nommait l'archidruide (*Præses Druidarum*).

L'ordre des Druides était électif et comme il avait le monopole de l'Éducation, il pouvait choisir dans la jeunesse les meilleurs sujets pour recruter son ordre. Le noviciat durait quelquefois vingt ans et le novice devait passer par des épreuves fort sévères.

Dans ses *Commentaires*, César nous apprend également que si les Druides n'écrivaient point les *Mystères* de leur science, c'était pour obliger les jeunes gens à les apprendre par cœur, ce qui fortifiait leur mémoire.

Voici le passage des *Commentaires* (3).

« Ils empêchaient les jeunes gens de se reposer sur l'écriture et aussi de négliger ainsi l'exercice de la mémoire. Il arrive ordinairement en effet, que l'on s'applique moins à retenir par cœur, ce que l'on peut apprendre au moyen des livres ».

(1) OLUS MAGNUS (Livre III, ch. 16), nous dit aussi que sur les côtes des mers septentrionales, il y avait des hommes connus sous le nom de *Tempestaires* qui trafiquaient du vent. Ils vendaient aux navigateurs un lambeau de toile qui portait trois nœuds qui avaient été faits en récitant des prières magiques. Si le navigateur dénouait le premier nœud, il s'élevait sur la mer un vent doux, le second nœud dénoué donnait lieu à un vent fort; quant au troisième il déchaînait la tempête.

(2) Voici la formule sacramentelle : *Sortiarias quia quotidie multiplicantur in civitate et diœcesi nannetendi... excommunicamus* (*Statuta ollivari, episcopi Nannetensis, ad ann.* 1354; D. MORICE, *Histoire de Bretagne*, Preuves).

(3) CÆSAR, *de bell. gall.* VI, 14.

Cette explication de César est absolument fausse, les jeunes Druides devaient apprendre par cœur les *Mystères*, afin que le vulgaire, ne put les connaître car il aurait était ainsi initié. — Voilà la véritable raison et quand nous employons ce terme d'*Initié*, il faut entendre qu'il aurait connu seulement une partie de l'*Initiation*, car l'Initiation complète, intégrale ne comportait pas moins de vingt-mille vers, ce qui exigeait une étude de vingt années de labeur, car ce n'était pas tout de connaître par cœur les vers, il fallait aussi pénétrer le sens des commentaires et en comprendre toutes les explications, parfois considérables.

Par cette méthode d'enseignement les Druides connaissaient seuls la science sacrée : LES GRANDS MYSTÈRES, qui ont totalement disparu avec les Druides comme l'observe Ragon (1) : « Nous avons constaté l'anéantissement dans le monde, des anciens mystères initiatiques avec la ruine d'Alésia ou Alise, grande ville de la *Gaule Celtique* capitale des Mandubiens, dans la Gaule Lyonnaise, la Thèbes des Celtes, ancienne métropole et tombeau de l'*Initiation* du culte Druidique et de la liberté Gauloise ».

Ce récit est du reste parfaitement confirmé par Pline, Suétone et Tacite.

Voici en effet ce que ces auteurs nous apprennent au sujet de la disparition des Druides.

« Claude abolit entièrement la religion des Druides (*Druidarum religionem Claudius penitus abolivit* (2).

Dans une partie de son XXX[e] LIVRE, Pline dit : « Nous allons dévoiler les mensonges de la Magie, elle est à la fois ce qu'il y a de plus faux et ce qui a régné le plus dans le monde... On ne s'étonnera pas de l'empire qu'elle s'est acquise, si l'on songe qu'elle a embrassé et confondu en elle, les trois choses les plus puissantes sur l'esprit humain : la médecine, la crainte des Dieux et le désir de connaître l'avenir. C'est en Orient qu'elle est née, chez les anciens Perses. On l'a trouvée aussi en Grèce. Elle a existé également en Italie ; on en voit des traces dans nos lois des XII Tables et dans d'autres documents ; ce n'est qu'en l'an 657 de Rome, qu'un Sénatus consulte a interdit d'immoler des victimes humaines, ce qui prouve que jusqu'à cette époque on accomplissait cet horrible sacrifice ».

Et dans le même LIVRE § 4, 13, Pline écrit : Cette magie a possédé les Gaules jusqu'au temps dont nous nous souvenons ; c'est seulement sous le Principat de Tibère qu'un sénatus-consulte a fait disparaître leurs Druides et toute cette tourbe de Mages-Médecins. »

Comme le lecteur peut le constater ces textes se contredisent : *Tiberii Cæsaris principatus sustulit Druidas* ; et le même auteur et Tacite nous mon-

(1) La maçonnerie orthodoxe, chap. I, page 21.
(2) Suétone, *Claude*, 25.

trent encore les Druides vivants et agissants sous Vespasien (1) ; mais nous pensons qu'à cette époque, ils ne battaient guère que d'une aile et que c'est bien César, comme le dit Ragon et le confirme Pline, qui a été le véritable destructeur des Collèges Druidiques.

Les autres auteurs, qui après César se sont occupés des mœurs et de la religion des Gaulois, se contentent de constater purement et simplement les faits relatés par le grand massacreur romain, sans nous fournir plus de détails.

Il existait cependant une *Initiation Druidique*, qui s'est conservée jusqu'au moyen-âge dans le pays de Galles, dans la Bretagne et peut-être jusqu'à nous.

Cette Initiation ou du moins une partie de celle-ci s'est conservée par la tradition et les chants Bardiques.

Au sujet de ce qui précède sur la destruction des Druides ainsi que sur l'Initiation, nous citerons ici un autre passage de Ragon :

« On sait, dit cet auteur (2) que Vercingétorix du pays des Arvernes souleva cinquante-trois ans avant notre ère contre le joug romain toute la Gaule centrale soumise à César. On le nomma chef de la Confédération. Malgré des prodiges de valeur, ce chef célèbre fut vaincu, puis assiégé l'année suivante dans Alésia. Il y soutint une lutte héroïque et fut forcé de se rendre. Après avoir orné le triomphe sanglant du vainqueur, il fut étranglé à Rome en 47. César dans sa rage barbare avait fait égorger la garnison, massacrer les habitants et les prêtres du Collège, piller et raser cette riche et savante cité.

Non loin de là florissait *Bibracte*, la mère des sciences, l'âme des nations primitives, ville également fameuse par son sacré Collège des Druides, par sa civilisation, ses écoles où l'on enseignait à 40.000 étudiants : Philosophie, Belles-lettres, Grammaire, Jurisprudence, astrologie, sciences occultes, architecture, etc.

Rivale de Thèbes et de Memphis, d'Athènes et de Rome, elle possédait un amphithéâtre entouré de statues colossales, pour les gladiateurs et pouvant contenir 100.000 spectateurs ; un capitole, des temples de Janus, Pluton, Proserpine, Jupiter, Apollon, Minerve, Cybèle, de Vénus et d'Anubis, et au milieu de ses somptueux édifices, la Naumachie avec son immense bassin, incroyable construction, monument gigantesque où flottaient des barques et des galères, destinées aux joutes nautiques ; puis un champ de Mars, un aqueduc, des

(1) Cf. — *Hist. nat* XXX, 4, 3 *Ibid.* XVI, 95, 249, 251 ; *Ibid.* XXIX, 12, 52. Tacite, *Hist. nat.* IV, 54. — *Possessionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi superstitione vana Druidæ canebant.*

(2) *La maçonnerie orthodoxe*, 1 vol. in-8°. Paris 1853, ch. I. p. 21.

fontaines, des bains publics, enfin des murailles dont la fondation remontait aux temps héroïques.

Mais Sacrovir, chef des Gaulois révoltés contre le despotisme romain sous Tibère fut défait l'an 21 par Silius, près de cette grande cité et se donna la mort avec ses conjurés sur un bûcher aux yeux des assiégeants, avant le sac de la ville.

« Les Courtisans de l'époque ont changé le nom de Bibracte en celui d'*Augustodunum* qui, par contraction et comme pour voiler en l'éternisant la honte des flatteurs est devenu *Autun*.

« Arles fondée deux mille ans AV. J. C., fut saccagée en 270. Cette métropole des Gaules, relevée quarante ans après par Constantin conserve encore quelques restes de son antique splendeur : amphithéâtre, capitole obélisque en granit de 17 mètres de hauteur, arc de triomphe, catacombes, etc.

« Ainsi finit la civilisation Celtique ou Gauloise ; déjà César, en barbare digne de Rome, avait accompli la destruction des Mystères anciens par le sac des Temples et des Collèges initiatiques et par le massacre des Initiés et des Druides.

« Rome restait ; mais elle ne posséda jamais que les *Petits Mystères*, cette ombre de la science secrète, la grande Initiation était éteinte. ».

Rome avait pour habitude, pour principe même, d'attirer à elle tous les cultes des cités voisines, elle s'attachait en un mot à conquérir autant les Dieux étrangers que les villes. Pourquoi les Romains si tolérants pour la religion des peuples vaincus, exterminèrent-ils en Gaule les ministres de la religion Druidique. Cette attitude si différente des Romains s'explique par la nécessité absolue d'empêcher les invasions germaniques en Italie ; de là l'attaque suprême et sans pitié des Romains contre le pouvoir civil et religieux des Druides, contre leur autorité dans les Assemblées annuelles. — Les Romains savaient fort bien que les Druides une fois disparus, tous les liens quelconques, (civils, sociaux, religieux) qui reliaient si fortement entre eux les Gaulois, ces liens seraient rompus et dès lors plus d'*assemblées nationales*, et partant plus de velleité d'indépendance.

Au dessous des Druides se trouvaient deux ordres : les Prophètes et les Bardes ; nous allons nous occuper des premiers. Strabon les nommait Οὐάτεις, c'est-à-dire les Prophètes, (1) les *Vates* latins, devins et poètes, dénommés par Diodore de Sicile Μάντεις, (2).

Chez les Celtes, ces devins ou prophètes se nommaient Eubages et Eubates d'où par corruption nous avons fait *Ovates*, *Ouates*, *Euates*. Ils étaient chargés de la partie extérieure du culte des sacrifices et c'est pour

(1) Strabon, lib. IV, c. 4 § 4.
(2) Diod : *de Sic.*, V. 31.

cela qu'ils étudiaient toutes les sciences dans leur application aux choses de la religion.

En dehors de ces trois classes de prêtres il y a lieu de mentionner ici, les Eubages et les Sennachaïs, qui étaient également placés sous l'autorité de l'archidruide (1), ou Souverain Pontife.

Les Sennachaïs étaient suivant la tradition et l'étymologie de leur nom, les chroniqueurs et les généalogistes des Celtes. Dans la langue celtique, en effet, le terme *Sennachas*, signifie histoire généalogique.

Diogène de Laërce les dénomme Σεμνοὶ, c'étaient aussi les *Semnones* et les *Sennaci* des ordres religieux Celtes.

En Anglais (un des idiomes celtiques) *Sen* signifie vue, en y ajoutant la racine *aq* ou *ac* qui signifie perçant, aigu, nous avons *senc*, *ac*, vue perçante qualification qui convient au plus haut point à un chroniqueur à un généalogiste.

Dans le dialecte des montagnes du Jura, dans lequel on retrouve quantités de mots et d'expressions celtiques *Senger* signifie prédire, prévoir d'où l'on pourrait dire que les *Sennachaï* auraient pu être des devins.

Les Eubages ou Eubates occupaient le dernier rang de la hiérarchie. C'est bien à tort que quelques auteurs ont confondu ceux-ci avec les Vates (*ouates*) des Latins, dénomination altérée du celtique *Faidh*, qui signifie prophètes.

Voici une autre étymologie de ce mot, étymologie qui paraît nous rapprocher de son véritable sens. *Dé à* ou Déu-phaïste, qu'on prononce Eu-vaïste ou Eu-vaish signifie en celtique un *jeune homme qui promet beaucoup*.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

MÉDIUM A MATÉRIALISATION, EN RUSSIE

Monsieur Leymarie, 3 mai 1900 : Partant de ce principe que chacun doit activement servir dans la mesure de ses forces et du possible les idées de vérités sciemment acquises ; de plus, ayant dans un mémoire, très clairement présenté la très intéressante conversation que j'eus avec vous il y a deux ans, à Paris, je vous expose ici les faits dont je viens d'être le témoin attentif, qui méritent votre attention et tout l'intérêt de vos lecteurs.

Il y a quelque temps, devant passer quelques jours à R... ville du centre de la Russie, je m'étais promis d'y renouer les relations que là, j'avais eues il y a trois ans, me souvenant des expériences de matérialisations extraordinaires constatées de visu et qui, depuis, mal interprétées, trop hâtivement peut-être, avaient été suspectées de charlatanisme. Depuis lors, le médium

(1) STRABON, I, 4; CAS, I. 4; AMM. MARCEL. L. 15 et DIOGÈNE LAERCE.

méprisant les vaines curiosités et les sottises usuelles d'investigateurs superficiels, ne voulut plus, elle femme du monde et désintéressée, donner des preuves de l'existence de la force psychique.

Je voulais contrôler froidement et à nouveau les phénomènes constatés à l'aide de ce médium, et cela, en pleine lumière, sans préparations préalables et sujettes à suspicion.

Cet hiver, j'ai constaté à Saint-Pétersbourg, la belle faculté du Médium Sambor dont la *Revue Spirite* a tant parlé; mais la puissance de Mme Tch... me semblait supérieure, il me fallait le bien vérifier, en prenant mes garanties comme chercheur.

Mme Tch... dame distinguée, de haute éducation, est la femme d'un officier d'artillerie très bien noté par ses chefs, homme éclairé; après lui avoir signalé les séances de Sambor, elle voulut bien, exceptionnellement pour moi, sortir de sa réserve et me rendre témoin de faits qu'elle ne présente plus qu'à sa famille. *Promo domo sua.*

Au contraire de la nuit sombre nécessaire aux séances de Sambor, d'une chaîne obligatoire et d'un temps de préparation agaçant pour n'obtenir que des étincelles fulgurantes et des lévitations, nous plaçâmes chez Mme Tch... une table carrée au milieu du salon, à proximité d'une lampe à grande incandescence qui illuminait tous les recoins de la pièce; sur la table, une nappe légère qui s'élevait à un demi mètre du plancher, ce qui permettait à la lumière de traverser librement le dessous de la table.

Mme Tch... femme de petite complexion, au teint peu coloré, aux yeux toujours consumés par un feu ardent, se plaça d'un côté de la table, moi en face d'elle, le Capitaine Tch... était assis un peu en arrière de nous deux; je tournais le dos à la lampe qui éclairait le sujet en face; elle se recueillit pendant quelques instants. Immédiatement, au-dessous du plancher, nous entendions des coups secs et distincts; la nappe s'agitait et des doigts humains, que nous distinguions, prenaient ce qu'on leur offrait. Enfin, une soucoupe sur laquelle le sujet posait les doigts et par laquelle nous conversions avec la force psychique qui se manifestait, me dit: « Ne vous émotionnez pas et tendez votre main sous la table ».

Il y a trois ans, aux dernières expériences, j'avais affirmé, après avoir touché de la chair vivante, un peu froide et lisse, que je préférais quoi que ce soit à ce contact. Sur la prière de la force intelligente, à contre cœur je tendis ma main, sentis d'une manière certaine que je palpais un large morceau de matière, à surface plate, au toucher aussi doux que celui d'une pêche bien mûre, mais moins dense que la chair humaine.

Le médium devant moi, et en pleine lumière, ne fesait aucun mouvement, sa tranquillité était extrême. Les parties matérialisées, que je palpais, eurent dès lors des mouvements brusques, de tous côtés; elles saisissaient

même ma bottine, lorsque je ne la regardais pas ; elles raclaient sur un instrument que je lui présentais, faisant voltiger ou frapper le plateau de la table avec une sonnette qui lui avait été offerte.

Une adresse vertigineuse de Mme Tch... explique tout, dira-t-on, son pied fait l'office d'une main agile; je dirais et penserais comme les sceptiques, mais on ne peut rendre les mille détails de la curieuse expérience que je fesais; tout en prouvait le sérieux, exempt de supercheries. Le médium immobile, en paix, n'eût pu agiter son pied sans être vu, l'attouchement de la chair, ne pouvait être le sien et je n'eus jamais écrit ces lignes si je n'avais à dire que ce qui précède mais ce qui va suivre.

1° Spiritualiste convaincu, grâce à mes études théoriques, je suis l'adversaire des expériences que je décris ici ; on n'en peut tirer rien de nouveau, ni d'extraordinaire qui puisse augmenter ma conception du monde ambiant ; j'évite cette communion des forces intelligentes d'ordre inférieur, chose commune aux expériences dont il s'agit ici.

2° Je crains toujours que des charlatans, demi-médium, ne déflorent pour les personnes intelligentes, ou les gens vulgaires, la vérité de l'au-delà, si éclatante pour l'investigateur éclairé, qui a l'esprit de suite.

Avec persuasion, je garantis absolument que pendant la demi heure de l'expérience, ma présence d'esprit fut complète et, froidement, je raisonnais en observateur qui cherche, plutôt porté à la critique scientifique pour déjouer un truc quelconque; je ne suis ni enthousiaste ni crédule.

L'essentiel, c'est que Mme Tch... ni son mari le distingué Capitaine d'artillerie, ne laissent supposer la supercherie, car, là, un médium de profession n'est pas en jeu ; ils avaient absolument suspendu les séances, pour fuir les appréciations erronnées et aussi, la Neurasthénie qui s'attache au sujet après un certain nombre d'expériences. Je lui rends grâce pour m'avoir traité en privilégié.

Les forces psychiques non étudiées, les Esprits sont existants et pour se manifester il leur faut des instruments très sensibles ; Mme Tch... se met parfois à leur service, quand elle le peut.

Le lecteur de ce compte rendu devra donc conclure qu'il y a un intérêt de premier ordre à disséquer rationnellement la portée des expériences qui suivent :

Je demandais instamment à voir la partie matérialisée. Après avoir touché, sous la table, un objet charnel très doux, une petite main blanche en sortit brusquement, la ligne du cubitus tournée vers moi, le médium ayant la face éclairée en pleine lumière, toujours immobile et ses deux mains posées sur la table. Le sujet ne pouvait être la raison directe de cette main, même en se servant de son pied, d'autant plus que la petite main, placée sous mes

yeux, était à un tiers de mètre de Mme Tch... et placée perpendiculairement à la ligne de position normale des pieds du médium.

La petite main reposait sur un élargissement de matière, assez semblable à ce que représente un poing fermé, mais un poing si menu, que sa petitesse était extra-humaine.

Court et rond, il tenait avec énergie un plumeau qu'il brandissait d'une étrange manière, en des mouvements précis et très bien définis. J'eus ainsi le temps de me rendre compte et de bien fixer dans ma mémoire l'aspect caractéristique de ce que je décris. Puis la gentille petite main disparut sous la nappe. Tout pour moi, est ici incontestable.

Mes aimables hôtes étant attendus comme moi, à une fête officielle où nous étions conviés, les expériences durent être suspendues. Je partais le lendemain matin et, du reste, ma conviction était faite ; il n'y avait pas eu ici, un médium comme Eusapia, agité, tendant les bras (ce qui a fait affirmer que les mains apparues n'étaient que le prolongement de sa force extériorisée), mais la pleine lumière, un médium impassible et un observateur qui sait voir et veut tout analyser.

Plus que jamais, j'étais certain que Mme Tch... offrait toutes garanties de contrôle, faciles et rationnelles ; il n'en est point de même avec les exigences intolérables des médiums payés, dont on parle tant et trop.

Ces expériences de matérialisations partielles pourraient se compléter par des apparitions entières, concrètes, d'un être psychique, si le médium voulait dépenser une plus grande force d'énergie au service des entités psychiques ; la petite portée des résultats obtenus dans une petite ville où chacun a ses préjugés, l'en a empêché. Les chercheurs autorisés, qui étudient au nom de la science et de toujours plus de vérité, devraient prendre en considération tout ce qui précède. Souhaitons-le et puissent nos amis profiter de l'élément extraordinaire d'investigation que je leur présente, pour le bien de la cause qui nous est chère, pour s'objectiver mieux vers la solution la plus sage de la science de l'avenir.

F. Miantchaninoff. 19. B. V. D. des Gardes à cheval, Saint-Pétersbourg.

Nota. — *P. S.* — Cette lettre est écrite à l'insu de M. et Mme Tch... J'espère les avoir persuadés de ne plus avoir autant de rigueur et de réserve, de se confier aux personnes sérieuses qui croient au témoignage de leur raison et de la vue. — Que ce médium puissant et honnête fuie les facétieux qui demandent aux forces psychiques de leur apporter de l'or et du bien être.

LES ANIMAUX MORPHINOMANES

D'après les observations et les études de plusieurs savants naturalistes français et allemands, les bêtes et l'homme ne se contentent pas de partager le triste privilège de s'alcooliser, ils sont aussi souvent, l'un et l'autre morphinomanes. Les bêtes qui ont goûté à l'opium ne savent plus s'en passer, elles succombent quand on les en prive.

Voici des faits très intéréressants à ce sujet, rapportés par le docteur Thorel, membre de la mission scientifique du Mékong :

Les cochons nourris avec les feuilles et les capsules du pavot (Papaver somniferum), s'y accoutument et maigrissent à vue d'œil quand on vient à leur supprimer cette nourriture.

Les abeilles, qui n'existaient pas dans la province du Yunnam, avant que le pavot y fût introduit, s'y sont répandues depuis la culture de cette plante et chose étrange, les abeilles sont tellement habituées à l'opiophagie qu'elles meurent chaque année en grande quantité, lorsque, après la floraison du pavot, elles se trouvent privées des fleurs qu'elles avaient l'habitude de butiner.

Monsieur Laverune, dans un article paru dans le « Cosmos » cite quelques autres exemples très intéressants et il écrit ceci au sujet des chats de Cochinchine et du Cambodge :

« Toutes les personnes qui visitent les fumeries d'opium de Cochinchine et du Cambodge, constatent qu'une multitude de chats s'y rendent de tous les points et s'y complaisent, n'en sortant qu'à l'heure de la fermeture de ces établissements.

« Monsieur L..., propriétaire à Datho, près Saïgon, possédait un gros chat, son grand favori ; chaque fois il venait près de son maître au moment où celui-ci fumait son opium et se couchait à côté de lui, bientôt ronronnant de béatitude.

« Après la huitième, ou dixième pipe, le sommeil le gagnait et pendant quelque temps, il dormait ; une fois réveillé, il manifestait de l'agitation et recherchait avec instance les caresses de Monsieur L..., puis il jouait avec les ustensiles de la fumerie, sautait et gambadait. Si, le lendemain, on l'oubliait, en le laissant dehors à l'heure où Monsieur L... fumait son opium, le matou se mettait constamment a miauler, et cessait dès que la porte lui était ouverte ; alors il se calmait, allait se coucher à sa place habituelle, s'apprêtant à savourer la délicieuse fumée.

J. DE KRONHELM.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

2e SÉRIE

PREMIER ENTRETIEN

(Voir la *Revue* de mai 1900).

D. — Qui donc, dans les temps futurs, remplacera sur la terre les rois et les prêtres?

R. — Ce sont les magnétiseurs, seuls véritables conducteurs des peuples régénérés.

D. — Pourquoi les magnétiseurs seront-ils nos conducteurs?

R. — Parce que, possédant les forces et les pouvoirs de l'âme, ils seront les rois et les maîtres de la Création.

D. — Si les magnétiseurs deviennent nos rois et nos maîtres, nous passerons donc d'un despotisme à l'autre?

R. — Non, car ayant détruit en eux tout germe d'égoïsme et d'orgueil, ils n'emploieront leurs pouvoirs qu'au bien particulier de chacun et au profit de tous.

D. — Que feront-ils pour le bien de chacun?

R. — Il mettront chaque Incarné en relation avec son groupement supérieur en lui transmettant ses conseils et ses sages avis.

D. — Comment s'emploieront-ils au bien général?

R. — En travaillant à éveiller les âmes à la vie spirituelle et en les aidant à acquérir les lumières et les pouvoirs qu'ils possèdent eux-mêmes.

D. — Que résultera-t-il de ces pouvoirs acquis par la presque totalité des Incarnés?

R. — Il en résultera, pour les hommes, la possibilité de changer les conditions de la vie matérielle et de renouveler la face de la terre.

Amis, l'heure est venue de déchirer les voiles et d'expliquer les énigmes. Aidés par l'Invisible, vous pouvez ouvrir le livre de vie pour apprendre à connaître les grandeurs et les mystères de nos destinées futures.

C'est le fluide éthéré qui vous fournira le fil conducteur, capable de vous diriger dans vos recherches, et c'est le magnétisme spirituel qui le placera dans vos mains.

Les lumières que vous avez reçues jusqu'à ce jour sont, à celles que vous recevrez dans l'avenir, ce qu'est l'éclairage imparfait de vos nuits sombres, comparé à la splendeur du plein jour.

Du reste, par les aperçus que nous vous donnerons dans ces pages, aperçus si fort au-dessus de toute compétence humaine, vous verrez jusqu'où peuvent s'élever, sous une inspiration divine, la compréhension de l'esprit et le vol de la pensée.

DEUXIÈME ENTRETIEN

D. — Quelle est la première chose que nous ayons à faire pour acquérir les forces et les pouvoirs de l'âme?

R. — C'est de travailler à développer et exercer la *volonté* qui est le moteur souverain, pouvant mettre en activité les forces du monde visible et celles du monde invisible.

D. — Pourquoi la *volonté* est-elle ce moteur?

R. — Parce qu'elle est la fibre sensible à laquelle correspondent toutes les fibres composant le faisceau intérieur et le réseau extérieur des fluides qui sont en vous et autour de vous.

D. — A quoi devons-nous d'abord exercer notre volonté?

R. — Vous devez l'exercer à soumettre votre nature inférieure et à la rendre pour toujours votre esclave souple et docile.

D. — Quel résultat obtiendrons-nous par ce travail?

R. — Celui de délivrer votre esprit des chaînes formées par vos passions; chaînes qui le tiennent lié, soit à la terre, soit au plan inférieur de l'Astral.

D. — Que fera notre esprit délivré de ces chaînes?

R. — Il s'élèvera jusqu'aux plans lumineux de l'Espace pour s'unir à sa nature divine, c'est-à-dire à son groupement supérieur.

D. — Qu'adviendra-t-il lorsque la plupart des esprits incarnés auront atteint ce niveau?

R. — Réunissant leurs forces et concentrant leurs efforts, ils délivreront la terre des liens qui l'enchaînent aux régions sombres de l'Espace et s'élanceront avec elle dans les plaines radieuses qui confinent à l'Infini.

Amis, ce n'est pas en imposant votre volonté à vos semblables, que vous lui donnerez la souplesse et l'énergie nécessaire. C'est en l'appliquant à résister aux attractions inférieures, c'est-à-dire à vos passions et aux instincts de la matière.

N'accordez plus à votre corps, à ses besoins, à ses exigences, qu'une attention distraite et indifférente.

Veillez sur vous avec un tel soin que pas une parole, pas un geste ne vous échappe sans que, intérieurement, vous en ayez reconnu l'opportunité.

Alors, vos rapports avec vos semblables, au lieu d'être ce qu'ils ont été jusqu'à ce jour : une source de discorde et de malentendus, deviendront ce qu'ils doivent être en réalité : un échange d'affectueuses paroles et de bons procédés.

TROISIÈME ENTRETIEN

D. — Que devons-nous faire encore pour développer les forces de l'âme?

R. — Vous devez élever le niveau habituel de vos pensées afin de changer la direction des fluides qui vous entourent.

D. — Expliquez-nous cela?

R. — En éparpillant vos pensées sur les sujets terre à terre de la vie matérielle, vous créez des courants fluidiques dont la position verticale empêche tout rayonnement, de même qu'un flambeau tenu obliquement, ne peut donner sa lumière. En élevant le cours habituel de vos pensées vers les aspects supérieurs de la Vérité, vous donnez à tous les fluides convergents une position droite qui augmente l'intensité de leurs flammes et la chaleur de leurs rayons.

D. — Que résulte-t-il de ce changement dans la position des fluides?

R. — Il en résulte que le foyer de votre âme se trouve considérablement agrandi et ses forces décuplées?

D. — Qu'en advient-il ensuite?

R. — L'âme, par cette intensité de lumière et de chaleur, se débarrasse peu à peu des scories impures qui la liaient à son corps; celui-ci, au lieu d'être la tunique de Nessus, attachée à ses flancs, devient le vêtement ample et flottant qu'elle peut quitter et reprendre à volonté.

La *fixation de la pensée* sur les devoirs de la vie intérieure et l'*assujettissement de la volonté* aux instincts élevés de l'âme, voilà, amis, les deux conditions essentielles pour en acquérir les forces et les pouvoirs.

Travaillez donc à réaliser ces conditions sans vous laisser rebuter par les efforts qu'elles demandent et la longueur de temps qu'elles réclament.

Peu à peu, vous verrez la lumière pénétrer dans vos esprits; vos sens internes se vivifier et vous donner la perception de l'Invisible.

Un jour, enfin, votre âme quittant, sans que mort s'en suive, sa prison de chair et se réfugiant dans nos bras, pourra contempler, joyeuse et émue, les beautés de l'Espace et les réalités de la vie d'outre-tombe.

QUATRIÈME ENTRETIEN

D. — Voulez-vous nous expliquer ce que c'est que les sens internes?

R. — Chacun de vos sens a son correspondant intérieur, l'un et l'autre font partie d'un même appareil dont une extrémité débouche sur le plan visible et l'autre sur le plan invisible.

D. — Pourquoi, jusqu'à ce jour, n'avons-nous pas eu connaissance de ces sens et n'avons-nous pas pu nous en servir?

R. — Parce que vos âmes, nouvellement éveillées à la vie spirituelle, doivent apprendre à se servir de leurs sens internes comme l'enfant nouveau né doit apprendre à se servir de ses sens externes.

D. — Que devons-nous faire pour apprendre à nous servir de nos sens internes?

R. — Il faut faire grandir en vous la vie spirituelle en lui appliquant l'attention, les soins, les énergies consacrés jusqu'ici à la seule vie matérielle.

D. — Que résultera-t-il de cela?

R. — Il en résultera que vos sens internes se vivifiant, leur fonctionnement normal s'établira et vous permettra de constater, de jour en jour, un plus grand développement de la pensée, une plus grande pénétration du sentiment.

Plus vous avancerez dans l'étude de la Vérité, amis, plus vous reconnaîtrez combien ses aspects sont simples et lumineux, et plus vous serez étonnés de n'avoir pas pu saisir vous-mêmes les aperçus que nous vous en donnons.

Le fonctionnement régulier de vos sens internes développera considérablement votre puissance de compréhension.

Vous vous rendrez compte, alors, que nos âmes ou foyers sont des parties détachées momentanément de leur Unité et que, réunies à cette *Unité*, leurs facultés agrandies leur permettra d'embrasser l'Univers entier du double rayonnement de leur *Intelligence* et de leur *Amour*.

CINQUIÈME ENTRETIEN

D. — Qu'est-ce donc que cette lumière divine qui doit pénétrer nos esprits?

R. — C'est le fluide éthéré dans lequel se baignent les mondes de l'Espace mais que s'assimilent, seuls, les Etres qui gravitent sur les plans supérieurs.

D. — Pourquoi les êtres supérieurs peuvent-ils, seuls, s'assimiler le fluide éthéré?

R. — Parce que le mental obstrué des êtres inférieurs ne saurait attirer ce fluide pur et rayonnant.

D. — Que faut-il faire pour pouvoir l'attirer?

R. — Il faut transporter le niveau de vos pensées sur les plans supérieurs par l'aspiration incessante de vos âmes vers le *beau*, le *bien*, le *vrai*, et par les efforts réalisés en vue de votre amélioration.

D. — Quel résultat aura pour nous l'illumination de nos esprits par le fluide éthéré?

R. — Celui de jouir d'un pouvoir de rayonnement qui vous permettra de pénétrer et de transformer à volonté les états de la matière, de connaître les événements du passé et de prévoir les événements de l'avenir.

Amis, le fluide éthéré vient de l'Infini, et ce sont les vibrations de l'éther qui le propagent à travers tous les degrés de l'Espace.

C'est sous les feux de sa lumière intense que nos parcelles se sont, à l'origine, séparées de leur Unité, et c'est à l'aide de ses reflets puissants que nous travaillons à la reconstitution de nos foyers respectifs.

Appelons sans cesse en nous son rayonnement lumineux, nécessaire à nos âmes pour atteindre à la perfection, comme les rayons du soleil sont nécessaires aux fruits de la terre pour arriver à la maturité.

N'oublions pas que ce fluide parfait est le souffle de l'*Intelligence suprême* et de l'*Universel amour*, et qu'en l'aspirant, nous ferons grandir en nous les forces divines qui doivent opérer la régénération de la terre et activer le progrès de son humanité.

(*A suivre*).

LES ASPIRATIONS

VERS LA LUMIÈRE ASTRALE

Sonnet dédié à M. Henri Detouche.

La torpeur où les sens te tiennent endormi
Paralyse l'effort de ta pensée altière,
Et c'est comme une nuit sans espoir de lumière
Dans la prison de chair où tu vis à demi.

L'ange qui dort en toi cependant a frémi
Jusqu'au fond de l'abîme où l'étreint la matière,
Son front garde le sceau de sa grandeur première,
Et sa divine voix dans ton cœur a gémi.

Il cherche à remonter à sa sphère céleste,
Mais il secoue en vain son corps de fange, il reste
Où le tient enlizé le faune au pied fourchu.

O vous, morts, précurseurs de la vie éternelle
Relevez, soutenez l'ange presque déchu
Dans la lutte suprême où palpite son aile.

Paris, avril 1900.

Julien Larroche,

L'ANGE GARDIEN

Doit-on ajouter foi, s'en rapporter aux songes?
Quelle est leur raison d'être, et leur utilité?
Que nous enseignent-ils, que nous font-ils connaître.
Est-ce l'écho lointain des choses du passé,
Ou la prévision des choses à venir?
J'ai rêvé, l'autre nuit, que j'étais exilé —
Dans un endroit sauvage et d'aspect inconnu. -
Près de moi se dressait une haute muraille ; —
Sa crête inabordable, émergeait dans la nue.
Les quartiers de rochers qui formaient ses parois,
S'étageaient en recul, l'un sur l'autre entassés.
Une foule d'esprits, d'anges ou de démons,
Je ne sais trop, vraiment, comment les dénommer,
S'agitaient en tous sens, en allant et venant

Tout du long des gradins et s'efforçaient d'atteindre
Les degrés en dessus, car, par delà le mur,
C'était le paradis. Le sol, aux alentours,
Rocailleux, broussailleux, tout plein d'aspérités,
N'offrait, à mes regards, ni vestige apparent,
Ni trace de sentier. Où suis-je, me disais-je.
Comment me diriger ? Une voix répondit :
— Quand Adam, expulsé du paradis terrestre,
Arriva près du seuil qu'il lui fallait franchir,
La peur de l'inconnu, la crainte de l'abîme
Qui s'ouvrait à ses pieds l'arrêtèrent soudain.
Le vertige le prit. Se cambrant en arrière
Dans un effort suprême, il appuya la main
Sur la paroi du mur. Impuissante révolte.
L'ange le repoussa. Dieu descendit alors
Au jardin de l'Eden et ses doigts se posèrent
A la place précise où le premier coupable
Avait posé les siens. Le mur fut transpercé.
Cinq rayons lumineux, pure émanation
Des célestes splendeurs, jaillissent aussitôt,
Retombent sur Adam, pénètrent tout son être,
Ramènent dans son sein, le calme et l'espérance
Et gravent dans son cœur, l'empreinte ineffaçable
Du Bien, du Beau, du Vrai, du Juste et de l'Injuste,
Commandement divin indiquant clairement
La règle de conduite et désignant le but
Auquel il faut atteindre.
— Mais ce but, quel est-il ?
— La recherche du vrai, l'ascension vers Dieu,
Vers la perfection. Principe intelligent,
Capable de juger, de comprendre et d'agir,
Issu du saint des saints, source de toute vie,
Tu nais à l'existence et tu viens, ici-bas,
Endosser la matière et te vêtir de chair,
A l'effet d'entreprendre, étape par étape,
Et successivement le grand pélerinage
Des incarnations dans les maisons du ciel,
Ces astres que tu vois circuler dans l'espace,
Attentifs aux appels de leurs rayons recteurs.
— Mais, qui donc êtes-vous qui me parlez ainsi ?
— Je suis la voix qui parle au fond des consciences,
Je suis l'ange gardien qui doit veiller sur toi,
Soutenir ton courage, alléger tes souffrances,
T'aider à supporter le fardeau de la vie.
En tout temps, en tout lieux, en toutes circonstances,
Quelque part que tu sois, je serai près de toi,
Ma voix te parlera.
— Pourquoi suis-je exilé
Sur une terre ingrate où l'épine et la ronce

Croissent de tous côtés? Ami, dites-le moi :
Que viens-je faire ici?
— Participer à l'œuvre
De la création, agir sur la matière,
Surprendre le secret de ses combinaisons,
L'assouplir, l'animer en l'incarnant en elle,
Rompre son inertie en la rendant féconde,
La vaincre et la dompter, la réduire à merci,
Et puis le dégager des âpres convoitises
De ses séductions et de ses voluptés,
Ainsi que fit Hercule, au sommet de l'Œta,
Le plus proche du ciel, laissant à l'abandon,
La robe de Nessus, sa dépouille mortelle,
Pour retourner vers Dieu, vers l'infini suprême,
Afin de contempler, dans sa magnificence,
Le centre éblouissant de lumière et de vie.
— L'horizon est obscur, le terrain dangereux
Et la route encombrée, ami, guidez mes pas.
J'ai confiance en vous, votre voix me rassure :
Planissez les obstacles qui peuvent m'arrêter,
Ecartez les épines qui peuvent me blesser,
Je suivrai la route que vous aurez tracée.
— Je n'ai pas mission d'aplanir ton chemin.
Quel mérite aurais-tu si j'agissais ainsi?
Ma mission consiste à te remémorer
Les préceptes divins qui dorment dans ton cœur.
Je suis la voix qui parle au fond des consciences,
Quand tu la percevras, ne la dédaigne pas.
Commence ton labeur et souviens-toi toujours
Qu'heureux ou malheureux, ton sort dépend de toi.

Béthune, avril 1900.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DE LA CONDITION ET DES DROITS DES FEMMES. PARIS 1900

Des congrès féministes internationaux se sont déjà réunis en France pendant les années 1878, 1889, 1892 et 1896.

Leur succès est allé grandissant ; mais les pouvoirs publics, bien que les ayant encouragés, ne les avaient pas officiellement consacrés.

Pour la première fois, un congrès officiel va traiter des questions féministes.

Ce congrès, désigné sous le titre de *Congrès international de la condition et des droits des femmes*, se réunira à Paris les 5, 6, 7 et 8 septembre 1900, au Palais de l'Economie sociale et des Congrès.

L'acceptation par le gouvernement de la République française d'un programme d'étude des revendications féministes prouve le chemin parcouru et doit encourager dans leurs efforts ceux qui ont pour but l'amélioration du sort de la femme.

Soumise à des lois à l'élaboration desquelles elle n'a aucune part, la femme, quelles que soient son intelligence et ses capacités, est traitée en mineure et souffre de la condition misérable qui lui est faite dans la société.

Célibataire, la femme peut gagner difficilement sa vie ; le salaire accordé à son travail étant le plus souvent dérisoire et considéré comme un salaire d'appoint.

Mariée, sa fortune et son gain sont à la merci de son mari.

L'étude des moyens propres à amener l'amélioration d'une pareille situation nous semble digne de fixer l'attention des législateurs, des sociologues, de tous ceux que préoccupent les grandes idées de justice et de Progrès, car l'émancipation morale de la femme, en contribuant au soulagement de sa misère présente, sera le plus sûr garant de sa dignité future.

C'est pourquoi nous soumettons à l'examen du Congrès les questions suivantes.

Au point de vue économique, l'égalité des salaires ;

Au point de vue civil, les mêmes prérogatives pour les deux sexes ;

Au point de vue politique, des droits égaux pour l'homme et pour la femme.

Nous estimons que le principe : à travail égal, salaire égal, est un principe de simple équité et nous trouvons juste que les femmes responsables devant la loi et contribuables devant le fisc aient la possibilité de prendre part à la discussion des lois qui doivent les régir.

Nous convions au *Congrès international de la condition et des droits des femmes* tous ceux que préoccupe l'avenir de l'humanité et nous espérons que notre appel sera entendu en France et à l'étranger.

LES COTÉS OBSCURS DE LA NATURE.

Du « Light » n° du 14 avril 1900.

Notre but en attirant l'attention sur ce livre (dont une seconde édition a été publiée à la date déjà ancienne de 1848) n'est pas autant de commenter ce livre lui-même que de faire connaître une traduction qui en a été donnée cette année en français sous ce titre : « Les cotés obscurs de la nature » Le traducteur ne signe pas, mais ce n'est pas moins un plaisir de constater que le style se déroule facile et clair et qu'il ne trahit aucunement le mécanisme ordinaire des traductions.

L'original est maintenant, croyons-nous, épuisé ; et c'est dommage. L'auteur était doué d'une intuition remarquable, comme on peut s'en apercevoir en parcourant l'introduction. Quoiqu'elle écrivit à la date déjà reculée de 1848, cette femme sut distinguer le changement d'orientation, qui alors commençait à peine, des esprits intelligents en ce qui concerne les mystères de la nature et de la vie. « L'esprit méprisant de la critique, écrit-elle, va le cédant à l'esprit plus humble de recherche ». Au sujet des investigations faites au sujet des phénomènes psychiques elle dit : « l'intelligence la plus pénétrante et la logique la plus serrée ne peuvent jeter que peu de lumière sur le sujet ; *bien que j'ai le ferme espoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi*, ces matières ne peuvent pour l'instant rentrer dans les cadres de la science. (C'est nous qui soulignons les mots en italiques). Plus loin Mrs. Crowe, l'éminent auteur de ce livre, fait cette observation audacieuse et coucluante, qui indique combien sa pensée courageuse était en avance sur son temps :

« Que les faits sur lesquels on appelle notre attention nous semblent absurdes, qu'ils semblent totalement incompatibles avec les notions que notre intelligence a pu nous permettre de concevoir, cela ne doit influencer en aucune manière nos investigations. Notre intelligence ne saurait limiter les dessins du Tout-puissant ; et je dois dire que l'un des péchés les plus dangereux et les plus irrespectueux que l'homme puisse commettre, c'est de repousser avec un rire de mépris !... tout fait qui, bien qu'il puisse choquer notre esprit par son étrangeté et quelque opposé qu'il soit à nos opinions, peut-être un acheminement vers l'une des vérités de Dieu ».

Dans son introduction Mrs. Crowe appelle l'attention sur ce fait, sur lequel il est nécessaire d'appuyer autant dans notre génération que dans la sienne, sur « la témérité et la légèreté avec lesquelles l'humanité fait profession de croire ou de ne pas croire » ; ce sont-là, dit-elle, « des phénomènes bien plus extraordinaires que les histoires de fantômes les plus extraordinaires qu'on ait pu raconter ».

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette observation. La société humaine étant, hélas ! presque exclusivement composée d'esprits superficiels, qui n'ont d'autres pensées que celles qu'on leur communique, le fait affirmé dans la phrase ci-dessus nous semble, à nous, bien plus pitoyable qu'extraordinaire.

La préface de l'édition française, par le colonel de Rochas, est courte mais admirable. Il parle de la question des preuves en quelques lignes qui méritent d'être sérieusement méditées. Il fait ressortir que si nous devons espérer arriver à des conclusions formelles au sujet des lois qui gouvernent les phénomènes psychiques, *il faudra les examiner en masse* ; qu'on ne peut arriver à la certitude, que par l'observation attentive d'un grand nombre de faits et en les comparant l'un à l'autre minutieusement ; que c'est par cette

méthode seulement que nous pourrons obtenir une perception réelle des causes qui les gouvernent et les expliquent et devenir capables de distinguer ce qui est constant de ce qui est accidentel.

C'est là une vérité dont, tous tant que nous sommes, nous ne saurions trop nous pénétrer ; en effet trop de gens s'intéressent à des phénomènes isolés sans se préoccuper de les étudier dans leurs rapports avec d'autres faits analogues.

Voici une personne qui a des dons médiumniques, par exemple, et qui s'en sert pour son plaisir particulier ou pour le plaisir et dans l'intérêt de ses amis, qui s'en étonne, qui en est peut-être suffisamment frappée pour en déduire des conclusions au sujet de l'existence des esprits ; mais tout se termine là. Nous sommes d'avis que tout ne devrait pas se terminer là; que tout esprit sérieux devrait se rendre compte des responsabilités attachées à ces dons ; que, de même que l'homme doué de facultés artistiques ou de capacités scientifiques doit, si les conditions de la vie le lui permettent, les cultiver et les développer, non pas en dilettante, mais par des études soigneuses et suivies, de même tous ceux qui ont des pouvoirs psychiques devraient considérer comme leur devoir de rechercher attentivement ce qui peut exister derrière les phénomènes ; rechercher attentivement les lois qui gouvernent les pouvoirs dont ils se servent.

Jusqu'à ce que les gens se soient bien rendus compte de cette responsabilité, la société aura vraisemblablement à souffrir de l'intérêt si général qu'éveillent ces phénomènes. Si la chimie expérimentale devait devenir populaire, alors que l'étude scientifique des lois qui gouvernent cette science serait négligée, le résultat de cet état de choses nuirait évidemment aux expérimentateurs. Il ne peut pas en être autrement pour ceux qui jouent en téméraires avec ces forces psychiques qui se trouvent dans tout être humain, latentes ou actives.

Mais, en laissant de côté toute considération au sujet du tort possible que peut produire un usage aussi peu intelligent de la médiumnité, il y a une perte regrettable pour tous, quand des phénomènes se produisent et sont encouragés sans qu'une enquête sérieuse soit faite au sujet de ce qu'ils cachent.

Nous connaissons un exemple d'un clairvoyant intelligent qui possède des pouvoirs psychiques remarquables de plus d'une sorte, mais qui semble méconnaître entièrement le côté scientifique de ces phénomènes. Les faits sont pour lui des faits attestant que la mort ne détruit pas la personnalité, mais il ne les étudie pas dans leurs rapports avec d'autres faits semblables ; il ne compare pas, il ne classifie pas, il ne scrute pas ; il ne reconnaît même pas que ceux qui font tout cela sont en train d'édifier une science nouvelle.

De cette manière lui échappent des vérités d'une valeur incalculable, auxquelles pourraient le conduire les dons qu'il possède.

Si, comme le pensent quelques-uns d'entre nous, l'évolution humaine entre dans une phase nouvelle; si le procédé qui a fini par relier entre ceux tous les hommes actuellement vivants sur la terre, commence maintenant à comprendre, en se développant encore, la correspondance entre les membres incarnés et désincarnés de la race, plus tôt on se rendra compte des responsabilités attachées à ces communications, mieux cela vaudra pour les habitants de l'une et de l'autre sphère. Des communications étendues entraînent toujours des responsabilités étendues. C'est là un fait qui n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur par les émigrants et les colons; le commerce des différentes branches de la race des hommes incarnés n'a pas toujours été à l'avantage des unes et des autres, bien que, en somme, le procédé ait amené l'accomplissement d'une évolution qui était dans les vues divines.

Il n'y a pas de raison de supposer que le commerce entre incarnés et désincarnés sera toujours et nécessairement avantageux aux uns et aux autres, bien que ce soit encore là pour la race, un pas en avant dans le chemin de ses destinées. Il est extrêmement déplorable que les docteurs des religions se tiennent à une si considérable distance ou même demeurent entièrement ignorants de cette nouvelle avance dans le développement des pouvoirs psychiques.

Quand la colonisation débuta sur une importante échelle, les églises chrétiennes ne surent pas être les éclaireurs des émigrants dans leurs explorations des nouveaux territoires, et nous savons que ceux-ci, fort souvent, échappèrent à une influence qui négligeait de se hausser au niveau des besoins d'expansion de la race. L'histoire se répète : dans une autre sphère la race semble une fois encore prendre les devants sur la majorité de ses maîtres religieux, dont l'influence, sagement utilisée, pourrait avoir une incalculable valeur pour guider dans leurs recherches de jeunes esprits inexpérimentés, de téméraires aventuriers qui, poussés par la curiosité et l'amour de la nouveauté, ou même par des motifs plus nobles, se servent de pouvoirs psychiques en enfants curieux, sans précautions, sans prendre la peine de les étudier ou de les développer.

Ce n'est nullement dans un esprit critique et chagrin que nous exprimons ce regret ; mais bien plutôt parce que nous reconnaissons les services que les docteurs en religion, sages et sérieux, pourraient rendre; parce que nous constatons avec peine qu'on ignore ou qu'on néglige un peu trop les occasions de se rendre utile en cette matière spéciale.

Toutefois il est impossible d'être très utile en éveillant chez ceux qui se trouvent doués de pouvoirs psychiques le sentiment de leur responsabilité

ou en leur donnant de sages conseils, si on n'a pas étudié à fond les faits du spiritisme, si on ne sait pas ce qu'ils impliquent, si on n'a pas tout au moins quelques lueurs au sujet des lois psychiques que la comparaison des faits entre eux nous conduit à reconnaître. Une telle connaissance exige des études dont on serait amplement récompensé par le surplus de pouvoir et d'influence qu'on aurait acquis sur l'esprit des êtres pensants. Ceux qui n'ont pas craint de chercher et de juger par eux-mêmes peuvent s'en porter garants ; mais pourquoi sont-ils en si petit nombre ?

Au point de vue de l'urgent besoin qui se fait sentir d'une étude intelligente, on ne peut que se féliciter de voir notre littérature se vulgariser en France, sous la direction du colonel de Rochas. Nous ne savons pas si les « Côtés obscurs de la Nature » sont le premier volume de cette collection qui ait déjà paru ; mais nous lisons sur la première page qu'il appartient à la collection des meilleurs ouvrages étrangers, relatifs aux sciences psychiques, traduits et publiés sous la direction du colonel de Rochas.

ZÉRO.

L'INQUISITION (1)

I

Abeilard est mort, mais sa philosophie vit toujours, illumine, féconde, libère. Ses disciples la propagent partout. Arnaud de Brescia court l'Italie, appelle le peuple à la liberté, révolutionne la ville papale et meurt sur le bûcher. Joachim de Flore et Jean de Parme prêchent l'Evangile éternel et annoncent le règne du Paraclet. Pierre le Lombard est le maître incontesté de la philosophie ; de Paris, il régente toute l'Europe intellectuelle. Albigeois et Vaudois, d'autre part, se détachent de Rome dont ils répudient les enseignements, et rejettent l'Ancien Testament qu'ils considèrent comme l'œuvre du Démiurge. Ils n'ont qu'un évangile, celui de Jean, du disciple bien-aimé de Jésus. Plus de prêtres, chacun pouvant l'être par l'inspiration directe du Très-Haut. Ce n'est plus le Père, ce n'est plus le Fils, c'est le Saint-Esprit qu'ils adorent. Le consolateur promis est descendu du ciel. L'Amour seul va être le conducteur. L'avenir sourit au monde qui tressaille et espère...

C'est la jeune *raison* qui, partout s'éveillant, met au cœur de tous cet espoir sublime de liberté et d'amour. Elle attaque audacieusement sa mortelle ennemie, l'Eglise : elle l'attaque dans son pouvoir, elle l'attaque dans son dogme, elle l'attaque dans son dieu. Elle s'impose même à elle. Le vieux style roman bas et lourd, obscur et triste comme les noires cata-

(1) 1 vol. in-8, 3 fr. 50.

combes d'où il sortit, fait place au gothique gai et clair, léger et aérien. C'est l'âme, — par la raison libérée des terreurs de l'an mil créées par le prêtre et des dogmes cruels qu'il enseigne — qui s'élance dans le ciel, vers un dieu plus humain et meilleur, avec les ogives et les tours, les hauts clochers et les flèches hardies de nos belles cathédrales. C'est le « docteur angélique », Thomas d'Aquin, ce disciple de saint Bernard, qui est contraint de s'appuyer sur la raison pour défendre le catholicisme. C'est le ver qui est dans le fruit, c'est le poison dans l'organisme. L'Eglise est condamnée à *raisonner* désormais. Abeilard a vaincu.

Pas tout à fait cependant. Rome réagit. Elle lança contre la raison, contre la France qui, à sa voix, brisait ses chaînes, les milices redoutables de ses légions de moines. Elle livra, à la guerre atroce et fratricide, au vol et au pillage dévorants, la Provence, le Languedoc et l'Aquitaine. Mais cela ne lui suffit pas. Elle vola aux rois et aux féodaux leur droit de juridiction, en créant ce tribunal exceptionnel, féroce, implacable et monstrueux : l'inquisition. Tous les supplices que l'imagination humaine peut inventer et rêver, l'inquisition les employa. Le pape devint, par elle, *le dictateur judiciaire du monde entier*. La terreur opressa le cœur des hommes. La première renaissance en mourut. Sur la terre et dans les cieux, l'Eglise seule régnait.

II

Dans le nouvel ouvrage de Strada, se déroulent les péripéties de cette tragédie pathétique et douloureuse. Les principaux faits y sont peints dans toute leur épouvantable horreur. Lâchetés, perfidies, crimes et trahisons, rien ne manque à ce drame poignant.

Au premier plan apparaît la figure sombre et tragique de saint Dominique. Cette âme orgueilleuse et fanatique, hypocrite et habile, implacable et féroce, ne rêvait que carnages et que bûchers. Ses prières n'étaient point de douces effusions du cœur en Dieu, mais des cris forcenés et des rugissements. Le légat Amaury, l'évêque Folquetti et le chef de la croisade, Simon de Montfort, sont ses sinistres compagnons. Ils sont d'un degré plus bas que lui : ils ne croient pas. Rien n'est sacré pour ces ambitieux, ces fourbes politiques, sans scrupules et sans honneur. Tous les hauts sentiments leur sont totalement inconnus. Ils ne parlent que pour comploter, se parjurer, blasphémer et maudire. Ecoutez leurs terribles malédictions :

AMAURY

Le Pape vous maudit de sa voix souveraine.
Maudits soient tous ceux-là qui méritent sa haine.
Maudits, damnés soient-ils envoyés à Judas,
A Satan, à l'enfer, l'éternelle géhenne !

DOMINIQUE

Maudits soient-ils debout, assis, faisant des pas ;

Maudits le jour, maudits la nuit, sous les étoiles;
Maudits dans leurs foyers, maudits hors de chez eux;

FOLQUETTI

Maudits s'ils sont tous nus; maudits s'ils ont des voiles;
Maudits s'ils sont tous seuls; s'ils s'aiment deux à deux;
Maudits dans leur sommeil; et maudits dans leurs veilles,

DOMINIQUE

Maudits dans leur travail; maudits dans leur repos;
Maudits dans tous leurs sens, leurs yeux et leurs oreilles;
Maudits dans leur cervau, dans leur chair, dans leurs os;

AMAURY

Maudits dans le printemps, dans l'été, dans l'automne,

DOMINIQUE

Maudits dans tous les temps; maudits sous les cieux purs;

FOLQUETTI

Maudits sous le nuage et quand la foudre tonne;

LES TROIS

Maudits dans le présent, dans les siècles futurs.

Ces maudits sont le comte de Toulouse, Raymond VI, le vicomte de Béziers, Roger, les Parfaits et les Parfaites. Raymond, traître à son pays, traître à sa foi, est lâche et vil. Heureusement les nobles et purs visages de Roger et de sa femme, Naïs, consolent de tant de cruauté et de noirceur. Roger, c'est le modèle des chevaliers du peuple, et Naïs, le modèle des épouses. L'un et l'autre furent braves et héroïques jusque dans la mort.

Dans cette puissante évocation du XIII[e] siècle, Strada se montre, comme d'habitude, grand penseur et grand poète. Qu'il conte, décrive, peigne ou dialogue, son vers est toujours rapide, toujours fortement construit. Il sait en varier les coupes et les rythmes, pour éviter la monotonie de l'alexandrin classique.

Ses descriptions sont parfaites. Voyez ce tableau, où, grâce à un heureux choix de mots et d'images, est merveilleusement dépeint, le mobile et magique spectacle d'un lac :

Qui n'a vu le beau lac et ses enchantements?
Pas de vagues, les flots dans un berceau dormants
Ainsi que des enfants au sourire celeste.
Nulle agitation; la calme paix sans geste,
Une grâce épandue en de l'intimité,
Innocence d'éther pleine de majesté.
C'est là que les effets variés de lumière
Sont troublants, tant ils ont une beauté première,
Un air de monde jeune et sommeillant encor.
Tantôt le soleil vient avec son sable d'or
Estomper doucement les roches, les montagnes,
Et, lave ardente, l'onde éclaire les campagnes;
Et le soir donne aux eaux la grandiose ampleur.

Tantôt le ciel tout plein de géante noirceur,
Du nuage orageux jette la gaze sombre
Sur l'azur du beau lac, qui devient, dans cette ombre,
Un antre de colère, un Styx, un Achéron,
Une mer morte, un noir d'où s'enfuit le héron
Et l'oiseau de Vénus, amant de la lumière.
Et puis, quand vient la nuit, la nature plénière
Sous la lune discrète assoupie et nageant
Dans un bain diaphane et de gaze d'argent,
Alterne avec les cieux où des milliers d'étoiles
Montrent leur inconnu sans vapeurs et sans voiles.

JACQUES BRIEU.

LES MANIFESTATIONS DE L'AME

Ce qu'on a écrit sur l'âme constituerait une très riche bibliothèque, s'il était permis de réunir tous les écrits à ce sujet; cependant il faut convenir qu'après avoir lu tout ce qui a traité de l'âme, le matérialiste et le spiritualiste, c'est-à-dire les deux adversaires ne sont pas plus avancés, ils restent couchés sur leurs positions : l'un pour prouver que *la pensée est une sécrétion du cerveau* (ch. Voght.), l'autre pour démontrer que l'étincelle divine : l'intelligence provient de l'âme; si même celle-ci existe; et tout cela parce qu'il n'est pas possible, quoi qu'on ait dit (1) de donner des preuves tangibles de cette existence.

Il était réservé à notre époque de la fournir, car la science moderne n'a pas fait faillite, comme d'aucuns l'ont prétendu; elle a tenu au contraire tous les engagements qu'elle avait contractée et qu'on était en droit d'attendre d'elle, seulement la science poursuit tranquillement sa marche progressive, car comme la nature elle ne fait point de sauts.

Dans le domaine des sciences psychiques par exemple elle a dans le cours de ces vingt-cinq dernières années, fait des découvertes remarquables dues en très grande partie à un modeste savant, au colonel de Rochas. Avant les travaux de cet infatigable chercheur, que savions-nous de l'hypnose, de l'extériorisation de la sensibilité, de la suggestion mentale? Bien peu de chose, presque rien; tandis qu'aujourd'hui la plupart de ces importants problèmes scientifiques sont presque entièrement résolus. Aussi était-il réservé à M. de Rochas de nous fournir la preuve matérielle, tangible de l'existence de l'âme.

Cette preuve est consignée dans le dernier ouvrage de ce savant conscien-

(1) Le jeudi 24 mai, le Brachamarin J. C. Chaterji, a fait à la salle des Mathurins, une conférence pour prouver matériellement l'existence de l'âme; nous regrettons que de nombreux travaux sous presse, nous aient empêché d'y assister.

cieux. En effet, *Les sentiments, la musique et le geste* (1) nous démontrent clair comme la lumière du jour, que chaque passion est accompagnée de cris et de gestes qui lui sont propres et qui est réflétée par les expressions du visage les attitudes de la tête, du tronc et des membres, que l'homme traduit les mêmes impressions par des cris et des gestes identiques et justifie cette parole de Taine que « l'âme transparente est manifestée par le geste. »

Ou bien cette pensée de Diderot que « la structure de notre machine est telle, que quand l'âme est affectée d'une passion, le corps en partage l'impression et que les intonations de la passion ont la propriété de réveiller au moment où elles sont perçues et cela par des actions réflexes, en premier lieu : les passions correspondantes, ensuite les gestes qui lui sont propres.

Ceci a une grande portée !...

Un chapitre de l'ouvrage traite de la suggestion verbale qui fournit le cri, dont l'amplification rythmée, *le chant de la Passion* est la base même de la musique.

Un autre chapitre étudie la suggestion musicale et nous apprend que les sensations sont poussées à un haut degré, quand les sujets hypnotisés sont très sensibles à la musique ; leur sentiment est très exalté et se traduit par une mimique des plus gracieuses et des plus expressives. Ici le processus de la sensibilité est autrement puissant que dans le cas de la suggestion verbale ; tout air que le sujet entend, il l'interprète, il le danse, il le mime plutôt, en l'accompagnant des gestes appropriés à cet air.

Ces airs peuvent être rangés sous deux grandes divisions, suivant qu'ils sont faits d'après une musique passionnée ou purement harmonique ; dans le premier cas, nous avons une mimique passionnée dans le second cas, une attitude simple ou extase.

D'après ce qui précède, on comprend quel intérêt il y aurait pour l'artiste a avoir à sa disposition et aussi longtemps qu'il le désirerait un modèle vivant, lui fournissant la véritable expression, l'expression type, si l'on peut dire, des scènes qu'il voudrait représenter par le pinceau ou par l'ébauchoir. Il obtiendrait ce magnifique résultat, en suggestionnant son modèle, en lui lisant le passage de l'auteur en lui déclamant le morceau qu'il désire interpréter.

On comprend aussi combien il serait important, indispensable même, d'avoir dans une *Ecole* ou un *Conservatoire* de mimique et de gesticulation un sujet semblable à celui que M. A. de Rochas a utilisé pour ses remarquables expériences.

(1) 1 vol. in-4° de 280 pages et un appendice de CII pages avec de nombreuses vignettes et héliogravures intercalées dans le texte et hors texte. Librairie Leymarie. 42 rue Saint-Jacques. Paris, 30 francs.

Avec un tel concours, il n'y aurait plus lieu à des recherches à des hésitations et tâtonnements, car le sujet, sous l'inspiration de son sentiment et de son âme, fournirait immédiatement la pose et le geste exacts pour l'interprétation de l'œuvre à réaliser.

Dans un dernier chapitre, l'auteur étudie le corps astral de son sujet, son *double-aithérique*, et c'est à coup sûr l'étude la plus concluante en faveur de l'existence de l'âme ; malheureusement, nous ne pourrions étudier ici cette question qui s'adresse à un public un peu spécial, car nous pénétrons dans le domaine de la science transcendantale, dans la science de demain, à laquelle le grand public n'est pas encore familiarisé et qui forme la majorité de nos lecteurs ; depuis quelques années, la *Revue Spirite* a pénétré jusque dans les couches les plus imbues de matérialisme.

En somme, nous sommes heureux de pouvoir dire et affirmer hautement, que la nouvelle œuvre de M. A. de Rochas est de tout premier ordre.

Elle est, en outre, présentée dans un cadre matériel en tous points remarquable : illustrations hors de pairs et véridiques, puisque c'est la Nature photographiée, presque gravée par le soleil ; beau papier couché, impression Elzévirienne à l'encre améthyste, de sorte que l'ouvrage n'est pas seulement une œuvre scientifique, c'est encore aussi une véritable œuvre d'art qui justifie bien la définition de Bacon :

HOMO ADDITUS NATURÆ.

ERNEST BOSC.

FAMILLE JEAN ALEXANDRE CHAIGNEAU

Chaque année, en revenant de Bordeaux, nous allons dans les Charentes, serrer la main à nos amis de Montendre, de Pons, de Figers, de Montignac, de Rochefort, de Saintes, de Saint Jean d'Angély, de Cognac, des Vignes, de Sonnac, de Matha, etc., etc. Il y a dans cette contrée une légion de spirites immortalistes que les Dr[s] Boreau et Chaigneau ont initiés, avec Chaigneau Alexandre notaire, et le Dr Alphée Chaigneau.

Les initiateurs, c'est-à-dire une bonne partie des familles Chaigneau, Groumeau, Akinson, Bangy, Beineix, Bitaux-Cardeilhac, Decisy, Lair Joseph, Laurent Petit, Savin, etc., sont décédés après avoir courageusement rempli leur mission.

Le docteur si distingué, rempli de dévouement et de dignité, M. Jean Alexandre Chaigneau, maire de Villeneuve-la-Comtesse dont il fut l'administrateur intègre, fut un républicain militant, un grand honnête homme, désincarné le 23 janvier 1896, à l'âge de 85 ans ; toute la contrée rendit alors hommage à cet esprit si vaillant et si sage, si épris de justice. Son fils

Ernest Chaigneau, homme éclairé, ami de la saine sociologie, comme son père, fut aussi maire de Villeneuve-la-Comtesse; il est décédé à Paris en 1899. Mme Vve J. A. Chaigneau, âme simple et noble entre toutes, qui vous accueillait avec grâce et dignité, dont chaque parole était pleine de bon sens, a fini son existence terrestre à Villeneuve-la-Comtesse, le 18 mars 1900 dans sa quatre-vingt-troisième année. Elle passa en faisant le bien.

De cette famille exceptionnelle, si appréciée, il reste un seul membre, *M. J. Camille Chaigneau*, le poète bien connu, l'immortaliste qui dirige depuis huit ans, *L'Humanité intégrale*, excellent journal que son urbanité et la science de ses rédacteurs recommandent à tous les penseurs; M. Camille Chaigneau, a hérité de toutes les vertus, de toutes les croyances de sa famille, il est la synthèse de leurs vues sociales et politiques.

Avec sa chère épouse, notre doux poète élève sa fille Mlle Marie Chaigneau, et son fils Samuel Chaigneau, dans les sentiments qui ont présidé à l'instruction et à l'éducation de cette patriarcale famille. Toute notre sympathie, tous nos vœux, à ce groupe d'âmes incarnées pour semer des idées justes et toujours plus de lumières et de vérités.

P.-G. LEYMARIE.

LA FAMILLE HERNADEC

Ah! comme elles étaient loin désormais et qu'il les trouvait de goût détestable, ces plaisanteries qu'il croyait autrefois si spirituelles et dont il essayait de cribler ces « hallucinés », ces « déséquilibrés », alors que Jacques s'évertuait à les défendre.

Lorsqu'il se promenait tout seul sur la falaise et qu'il contemplait, au loin, sur l'étendue verdâtre, les taches noires qu'y faisaient les écueils et particulièrement la roche plate où s'étaient réfugiés les druides traqués par les sectateurs d'une religion nouvelle, il aimait à évoquer en imagination l'image de celle qui, dans une existence antérieure, y avait fait ses incantations.

— Eh bien, oui, c'était elle, se disait-il à demi-voix. Y a-t-il donc là quelque chose d'absurde ou d'inadmissible? Si l'âme est immortelle, et je n'en ai jamais douté, pourquoi ne pas admettre que ses virtualités s'étendent, se prolongent et dépassent, de part et d'autre, la vie du siècle présent : dans le passé, par une préexistence préparatoire et dans l'avenir, par une survivance complémentaire? A quoi servirait-il de vivre, si la vie n'était qu'un point dans l'infini des temps? Vivre constitue un état, une durée, un fait absolu que ne saurait atténuer aucune idée de contingence. C'est en vertu de son infirmité que l'homme a « décrété » que la mort est le dénouement

définitif de la vie, parce qu'il est aussi incapable d'avoir la notion de durée, qu'il lui est impossible de comprendre ce que c'est que l'espace. Et Robert se remémora un passage qu'il avait lu dans l'un des livres que lui avait prêtés Velléda :

« La mort n'existe pas. Ce n'est pas plus une chose qu'un état. C'est un passage, une transition, un réveil. C'est un nouvel acte dans le drame de la vie et si la toile s'abaisse pour un instant, c'est pour se relever sans entr'acte. La mort n'est donc qu'un mot, en ce sens que la vie et la mort ne sont que deux manifestations d'un même phénomène biologique, connexes dans leur succession comme dans leur enchaînement. »

Et encore celui-ci :

« Qu'est-ce donc que la mort que les Grecs poétisaient et dont les chrétiens ont fait un objet de terreur? La matière est en changement perpétuel. La plante germe, fleurit, fructifie. Le fruit mûrit et tombe. Il en est de même de l'existence humaine. Le corps physique, instrument de l'Esprit, doit tomber comme le fruit à l'automne ; mais l'arbre vit éternellement. Tous les « voyants » à qui il a été donné d'assister au départ d'une âme, déclarent que le fait même de la mort n'est nullement douloureux et que les frissons convulsifs qui font parfois tressaillir le mourant ne sont qu'un mouvement réflexe du système nerveux dont l'Esprit n'est nullement affecté, car, en ce moment, il est déjà en possession de la vision de l'au delà, quand il n'est pas plongé dans un sommeil inconscient. »

Qui donc, poursuivait Robert dans son silencieux monologue, qui donc pourrait raisonnablement contester la largeur des horizons que nous ouvre cette conception de la vie dans sa puissante intensité? Certes, elle est autrement consolante, cette marge accordée à l'évolution de la perfectibilité, que les étroites limites où l'enferme le matérialisme. Mais ce mot d'*évolution* n'est-il pas vide de sens, dans la doctrine néantiste?

L'on me dit d'évoluer et l'on me donne quatre-vingts ou cent ans pour cette œuvre qui réclame d'innombrables séries de siècles! Au surplus, pourquoi donc chercher à se perfectionner, quand l'on est assuré que la mort vient terminer brutalement cette chose merveilleuse et divine qu'on appelle la vie, briser ce ressort incompressible, arrêter cet irrésistible élan qui, en dépit de toute possibilité et surtout de toute justice, *doit* abdiquer, nous dit-on, entre les quatre planches d'un cercueil! C'était bien la peine, en vérité, de nous octroyer des aspirations infinies, des ailes qui battent l'air, impatientes de s'élancer, pour rendre ces aspirations dérisoires et casser ces ailes frémissantes!

Après tout, quel est-il, cet Etre inconnu, fantômatique, à qui j'attribue bénévolement ces abominables fantaisies? Qu'il recule à tout jamais dans les profondeurs de l'espace, s'écrierait avec raison le vieil Allan ; qu'il

disparaisse,ce prétendu créateur, cet hypothétique organisateur des mondes, ce dieu vindicatif et cruel qui, au dire de Stendhal, « n'a d'autre excuse que celle de ne pas exister. » Nous donner des poumons, en vue d'une prochaine asphyxie, nous affamer et nous assoiffer d'idéal, avec le parti pris de ne jamais donner à ces malheureux Tantales que nous sommes, ni le pain qui rassasie, ni l'eau qui désaltère... Mais ce n'est pas un dieu, cela ! Qu'ils le gardent pour eux, ceux qui l'ont inventé, sinistres compulseurs de dogmes noirs, entrepreneurs patentés de religions mensongères... mais productives.

Le Dieu qu'il me faut et que je réclame, c'est le Dieu juste du vieil Hernadec, c'est le Dieu d'amour de Velléda, c'est le Père dont nous sommes les enfants.

Alors quoi !... s'écria Robert qui, un matin, après une nuit agitée, se promenait de long en large dans sa chambre, me voilà donc devenu croyant.. halluciné, comme je disais... « spirite » enfin, comme disent ceux qui aimen à rire !

Eh bien, que m'importe cette qualification dont je me suis moqué tout le premier? Il ne s'agit ici ni de nom, ni d'étiquette. Ce qu'il me faut, c'est une philosophie, une croyance, une espérance, de l'air pour mes poumons, de la lumière pour mon œil, de la justice pour ma faim de justice, de l'idéal pour ma soif d'idéal...

Et où trouverai-je tout cela, ailleurs que dans cette doctrine que m'ont fait entrevoir ces deux hommes du château de Plogoff et que m'a « prêchée » c'est le mot, l'ancienne prêtresse aujourd'hui transfigurée, la bienfaisante magicienne qui s'appelle Velléda !

Ah ! il va bien rire, mon brave Jacques, tantôt croyant, tantôt sceptique et railleur à l'occasion, lorsqu'il saura ce qui se passe dans la cervelle de son intransigeant et intangible Robert !...

— Non. il ne rira pas,s'écria Jacques qui venait de rentrer chez lui et qui, par la porte entr'ouverte entre les deux chambres, avait entendu les dernières phrases de Robert ; il ne rira pas, mais, tout au contraire, dira à l'homme au brave cœur et au caractère loyal dont il s'honore d'être l'ami : tu as raison et raison mille fois !

Moi aussi, j'ai réfléchi et tout en mesurant les socles de mes colonnes et les courbes de mes ogives, j'ai compris et senti que c'est bien la vérité qu'on nous a révélée là-bas, sur la falaise de Plogoff.

Qu'importent les côtés mystérieux de la doctrine — et nous ne les connaissons pas tous encore — qu'importe ce que peuvent avoir de troublant les phénomènes de cette science psychique dont on commence à peine à sonder les merveilles ? Ce qu'il me faut, comme à toi, c'est l'esprit même de ce spiritualisme philosophique qui donne satisfaction aux impérieux besoins de notre intelligence et de notre cœur.

Et maintenant, si tu m'en crois, reprit Jacques après un silence, nous allons déjeuner. J'ai fait, ce matin,quelque chose comme quinze kilomètres à pied, ce qui me donne le droit — honni soit qui mal y pense ! — de faire prédominer, pendant quelques instants, les exigences de *la bête*, sur des besoins infiniment supérieurs mais auxquels satisfaction ultérieure sera pleinement accordée.

Le déjeuner fut très gai. Après l'énorme tension cérébrale qui s'était opérée chez Robert, une détente était nécessaire, ne fût-ce que pour obéir à ce mouvement de bascule qui généralement s'effectue entre les deux éléments constitutifs de notre double organisme humain.

Les deux convives,qui s'étaient fait servir comme d'habitude dans un petit cabinet voisin de la grande salle à manger, apprécièrent en connaisseurs et sans préjudice des hors-d'œuvre,un gigot de pré salé, une langouste de taille respectable et des poissons de la mer sauvage. Ils causèrent de mille choses fort étrangères au spiritisme, puis au dessert, Jacques qui venait de recevoir des nouvelles de sa famille, lut la lettre que lui adressait sa fillette Laura, âgée de sept ans révolus — lettre conçue en ces termes... toutes réserves faites pour l'orthographe quelque peu hasardée :

Mon cher papa,

Cette lettre est pour te dire que je suis toujours bien sage, mais que Jules ne l'est pas autant. Il a arraché, hier, la queue de son cheval. Il a battu Minet et maman l'a puni et puis aussi que minet l'a griffé et que c'était bien fait. Mais je l'ai consolé et je lui ai donné une pistache. Maman nous a menés à la campagne. J'ai ramassé des fleurs et je t'en envoie une. Nous avons bu du lait dans une ferme, mais que Jules a cassé sa tasse et s'est versé le lait dessus.

Je t'embrasse bien fort, mon cher papa, et je t'aime toujours.

Ta petite Laura.

Un peu sévère pour le petit frère, Mademoiselle Laura, ajouta Jacques en souriant. Sévère, mais juste. Et puis ce qui sauve tout,c'est la pistache.Cette pistache part d'un bon naturel. Et de rire avec son gros rire de bon papa.

— Et maintenant, tu repars ? demanda Robert en se levant de table.

— Je repars. J'ai quelques photographies à prendre. Et toi ?

— Moi je continue mes flâneries, par là, dans les environs.

Ce que ne disait pas Robert, même à l'ami Jacques, c'est qu'il avait à faire, et au plus tôt, son examen de conscience — opération très délicate pour laquelle la solitude lui était indispensable. Ce qui fait qu'il s'enfonça parmi les rochers les plus sauvages de la falaise et là, toujours en face de la mer dont il faisait sa confidente, il s'interrogea... se fit à lui-même la plus intime des confessions.

Dans ces monologues passionnés qui se renouvelaient, se prolongeaient, en raison du flux et du reflux de ses arguments, de ses objections et de leurs réfutations, le cerveau à peu près seul avait parlé tout d'abord. Mais quand la tempête du crâne se fut calmée et que les paradoxes furent réduits au silence par la froide raison du néophyte, Robert descendit en lui-même, au plus profond de sa poitrine et là, il trouva tapi, contracté, son cœur qui battait sourdement.

Si les deux pôles de la vie psychique sont, d'une part, la justice, à qui satisfaction avait été donnée en premier lieu, et d'autre part, la bonté, la générosité, la tendresse — l'amour, pour tout dire en un mot — c'était au cœur d'entrer décidément en scène, au second acte, et d'y jouer ce rôle, le plus grand, le plus sérieux, le plus passionnant qui met en vibration les plus hautes pensées et les sentiments les plus secrets.

Or, qui donc avait fait résonner aux oreilles de Robert tous ces grands mots de foi, d'espérance, d'évolution, de perfectibilité, d'idéal ; qui donc l'avait soulevé jusqu'au ciel qu'il avait vu s'entr'ouvrir devant lui... Si non la sibylle prestigieuse, sous la robe hiératique de laquelle ne battait plus qu'un cœur de femme, de femme tendre, aimante, dévouée dont la passion jaillissait pour ainsi dire, alors que ses beaux yeux ne semblaient s'ouvrir que sur les grands côtés de la vie ? Quelle compagne et quel soutien pourrait être, dans l'existence d'un homme, une femme comme cette Velléda qui, à toutes les séductions de son sexe, savait joindre toutes les fières qualités d'une âme virile !

Et alors, Robert se ressouvenait avec délices de tels de ses regards humides, de telles intonations de cette voix tout à la fois vibrante et veloutée dont les résonnances lui avaient si souvent donné le frisson.

Puis, tout à coup, s'interrompant :

L'aimerais-je vraiment ? se demanda-t-il avec une légère palpitation.

Il n'osa répondre... Mais il faut croire qu'elle était inutile, cette réponse, car il se sentit pâlir.

Et cependant, chose singulière, mystère du cœur, il ne désirait pas la revoir de sitôt. Pourquoi ? Il n'aurait su le dire. Craignait-il de « déchoir » un peu à ses propres yeux, dans sa fatuité d'homme gâté par la coquetterie des femmes et qui n'avait fait que rarement les premières avances ? Ou bien plutôt n'éprouvait-il pas quelque honte à descendre des hauteurs sidérales où l'avait entraîné Velléda, pour y mêler des sentiments tout humains dont la sincérité aurait peut-être paru suspecte à la fière jeune fille, alors que dans sa pensée, il la voyait toujours trôner plus ou moins sur une sorte de piédestal et qu'il cherchait involontairement, sur la couronne naturelle de ses cheveux, le nimbe mystique de l'auréole ?

Quoi qu'il en soit, il laissa s'écouler quelques jours encore, s'enfermant,

se concentrant en lui-même et n'avançant que pas à pas dans cette voie nouvelle, tant il sentait que serait décisive toute détermination de sa part.

Laissons-le à ses méditations et allons voir ce qui se passait au château. Après le grand jour des révélations successives qui avaient si profondément ému Robert — le sceptique assermenté, comme l'appelait Jacques — Velléda s'était recueillie, non troublée, mais préoccupée. Puis elle avait consulté son frère Hervé dont elle connaissait l'étonnante clairvoyance provenant, chez lui, d'une sorte de seconde vue qui lui permettait parfois de lire plus ou moins dans l'âme de ses semblables. Elle lui avait donc demandé ce qu'il pensait de Robert.

— M. de Valdrome, lui avait répondu Hervé, sans aucune hésitation est dans la bonne voie. Jusqu'à ce jour, il a été dévoyé par les influences malsaines du milieu où il a vécu ; mais c'est une âme droite et fière dont la loyauté me paraît incontestable ; tu n'as donc pas à te repentir de lui avoir parlé comme tu l'as fait.

Velléda se contenta de cette réponse et elle attendit les événements.

Mais, faut-il le dire ? Une certaine impatience vint troubler le calme olympien de la jeune prêtresse. Plus de huit jours s'étaient écoulés sans qu'elle eût revu Robert. Elle avait bien trouvé, un soir, après une journée d'absence où toute la famille s'était rendue à Rennes, une carte cornée de Robert qui, par simple mesure de politesse, s'était rendu au château pour faire une visite à « ces dames » Mais une nouvelle semaine s'était écoulée depuis lors et la visite ne s'était pas renouvelée. Velléda ignorait à coup sûr quels drames invisibles s'étaient donné carrière dans l'âme de son nouveau disciple... Elle aurait pourtant bien voulu savoir ce qui se passait à l'hôtel du Goëland et de là, cette légère impatience... de la convertisseuse d'âmes ou de la femme ? Peut-être, l'ignorait-elle, elle-même.

Quoi qu'il en soit et bien qu'elle s'en défendit vis-à-vis d'elle-même, elle cherchait un moyen quelconque — moyen très détourné, cela va sans dire — pour ramener le... néophyte, lorsque Robert vint sonner, un après-midi, à la porte que lui ouvrit la vieille Bretonne.

— Ces dames peuvent-elles me recevoir ? demanda-t-il.

— Madame est dans le village ; mais mademoiselle est au salon.

A l'annonce du nom du visiteur immédiatement introduit, Velléda se leva dans un mouvement rapide dont l'élan toutefois fut promptement réprimé. Une très fugitive rougeur vint-elle colorer ses joues ?... Peut-être bien... Je n'ose cependant trop...

Mais ce que je puis affirmer, en revanche, c'est que Robert était fort pâle et que son cœur battait sensiblement plus vite qu'à l'état habituel.

— Mademoiselle !...

— Monsieur !

Une blanche main fut tendue, saisie, serrée peut-être. . Oh, mais si peu ! L'on s'assit près de la fenêtre ouverte, en face du menhir, et des glycines, et des roses, et de la mer verte, bleue, violacée qui s'étalait toujours murmurante, mais miroitante sous les rayons d'un beau soleil de printemps. On causa sans plus tarder.

— Mademoiselle, j'ai beaucoup réfléchi. Vous m'avez dit tant de choses, j'en ai imaginé tant d'autres — trop sans doute — que je suis revenu auprès de mon... professeur.

— Votre professeur est bon prince, répondit Velléda, avec son beau sourire, et il ne vous fera pas réciter votre leçon.

— Alors, pas de pensum à craindre ?

— Pas de pensum.

Et tous deux se mirent à rire d'un petit rire doux, amical où se lisait leur commune confiance.

— Eh bien, oui, reprit Robert, je me suis posé toutes sortes de questions auxquelles... naturellement, je n'ai pas pu répondre. En voici une, entre autres, l'une des plus graves du reste.

S'il est vrai que certaines influences sont exercées sur les vivants par ceux qui ont quitté ce monde, mais où ils reviennent, jusqu'où vont-elles ces suggestions ; ne compromettent-elles pas notre libre arbitre, en d'autres termes notre liberté demeure-t-elle entière, alors même que nous sommes influencés par des esprits... plus ou moins malveillants ?

— Oh ! absolument entière, répondit Velléda, sur un ton de complète certitude. Le privilège par excellence dont bénéficient les hommes, c'est le droit inviolable qu'ils ont — à leurs risques et périls, bien entendu — de pouvoir suivre la voie droite ou de s'égarer dans les chemins de traverse, sauf à revenir, après tels essais malheureux dont ils auront souffert, dans la direction qu'ils n'auraient pas dû quitter.

— C'est à merveille et je comprends de quelle importance est pour notre dignité personnelle cette prérogative qui nous est octroyée. Je l'apprécie d'autant plus qu'il fut un temps où, dans nos cours de philosophie ou de morale, j'étais vivement choqué de la complaisance avec laquelle certains de nos professeurs nous énuméraient les entraves que les déterministes ou fatalistes mettent au légitime emploi de notre liberté. Et voyez combien ces idées sont malsaines et dangereuses. A force d'entendre dire ou de lire que l'homme n'a que l'illusion de la liberté, j'ai fini par capituler lâchement devant l'erreur, si bien que je suis devenu *fataliste*, moi aussi, et que je m'abandonnais d'autant plus à cette doctrine énervante que j'étais plus écœuré par les ennuis et les dégoûts de l'existence.

Puisque, me suis-je dit, les quelques efforts que j'ai tentés sont demeurés stériles, puisque c'est en vain que l'on essaie de lutter contre la malechance

de la destinée, la méchanceté des hommes et la... perfidie de certaines femmes — Velléda fit comme un geste approbateur, accompagné d'un imperceptible sourire —, puisque la bataille est interminable et la victoire hypothétique..., ne luttons plus et livrons-nous au courant !...

— Ah ! non alors ! s'écria Velléda avec une vivacité subite, c'est en cela que vous avez eu tort. L'essentiel n'est pas toujours de triompher, mais de combattre.

— Soit ! mais où puiser la force nécessaire ? Quand tout conspire contre nous, que les circonstances, les hommes et les choses se font complices de nos défaillances... qui bandera le ressort, d'où surgira l'élan ?

— De la volonté ! attesta Velléda avec une conviction profonde. La volonté, c'est la force motrice qui galvanise toute vie. Elle peut hésiter, se méconnaître, demeurer longtemps inefficace ; mais lorsque, après une longue éducation d'elle-même, elle finit par être consciente de sa propre virtualité, elle devient une puissance qui peut commander à la nature et son désir seul attire des énergies dont les effets sont incalculables.

— Et pour en revenir à nos guides spirituels, comment agissent-ils sur nous ?

— Toujours par influences, directes ou indirectes. Et si vous voulez que je vous en donne un exemple, c'est vous-même qui me le fournissez, car sachez que le désir de venir en Bretagne, vous a été suggéré... par l'entremise de votre ami Jacques qui, certes, ne s'est guère douté du rôle d'intermédiaire qui lui était imposé.

— Pas possible !

— J'en ai la conviction... je pourrais même dire la certitude.

— Nous n'avons donc pas conscience de ces influences ?

— Pas toujours ; mais qu'importe ? Pourvu que les conséquences en résultent dans les conditions voulues et prescrites par ordre.

— Prescrites ?... Nous ne sommes donc pas libres ?

— Si, car nous pouvons refuser d'obéir.

Robert était véritablement perplexe. Pendant quelques instants il demeura silencieux, songeur, puis soudain :

— Et dans quel but aurais-je été attiré ici ? demanda-t-il, avec une intonation singulière dont il chercha vainement à déguiser l'émotion.

— Qui sait ? fit Velléda, avec un petit geste dont il eût été difficile à Robert de comprendre la signification. Puis, reprenant à demi voix : pour vous arracher sans doute à un milieu qui aurait pu vous devenir funeste. Et, après un silence et d'une voix plus basse encore : pour vous éloigner, peut-être, de telle personne dont il est bon que vous soyez...

Robert fit un mouvement subit et regardant Velléda dans les yeux :

— Est-ce que vous lisez dans la pensée des autres, comme votre frère ?

— Peut-être? fit-elle, avec un imperceptible battement de paupières.

Et c'est alors que se fit un long silence, pendant lequel on aurait pu voir passer sur la physionomie des deux jeunes gens comme une ombre qui passait, ombre d'embarras, de gêne, de timidité réciproque... Mais qui ne les éloignait pas l'un de l'autre... qui semblait même les rapprocher... Images fugitives qui se poursuivent, flottement d'âmes enlacées, émanations psychiques qui se combinent!...

Qui saurait dire quels dialogues mystérieux s'échangent entre gens qui se taisent, parce que le verbe trop explicite de notre langage habituel devient incapable de traduire ces pensées trop subtiles qui, tout autour des corps, en dehors des sens matériels, évoluent dans une atmosphère fluidique. Et qu'est-ce alors, quand cette atmosphère semble se condenser, s'étendre en une sorte de résille de fils d'or invisibles, sous laquelle les âmes capturées battent doucement de l'aile, comme deux papillons amoureux qu'Eros, le malin petit dieu mythologique, aurait pris, en riant, d'un seul coup de filet!

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne trouvèrent plus rien à se dire, par la raison même qu'ils se comprenaient trop peut-être... et qu'ils se séparèrent en se disant, l'un à l'autre, comme dans un souffle : A bientôt.

— Or ça! se dit mentalement Robert, en regagnant son domicile, est-ce que mon guide spirituel — car je dois en avoir un, paraît-il — m'aurait suggéré par hasard toutes ces questions, tout ce dialogue préliminaire, pour m'amener... Voyons, mais c'est une déclaration que je lui ai faite... déclaration vague, toute faite de jeux de physionomies, de réticences, de silences surtout, mais en somme insuffisamment déguisée.

Je ne lui ai rien dit, soit; mais elle a pu pressentir ce que je voulais dire : Oui, ce sont mes silences eux-mêmes qui m'ont trahi et il n'en fallait certes pas davantage pour que la fine mouche comprît — elle qui, paraît-il, lit aussi dans les cœurs, comme son frère...

Mais bon Dieu! dans quel monde fantastique ai-je donc été transporté!

Eh bien alors... et l'autre?...

Et l'autre, avait dit Robert.

Je comprends que je dois quelques explications au lecteur et c'est de la meilleure grâce que je m'exécute incontinent.

Ce que Mons Robert, toujours un peu cachottier, nous le savons, n'avait pas dit à Jacques, par la bonne raison, du reste, que c'est à peine s'il se l'était avoué à lui-même, c'est que s'il avait quitté Paris, c'était pour échapper à certaines embûches, non point vagues, comme il l'avait insinué à Jacques, mais nettes, précises et d'autant plus dangereuses qu'elles avaient été pour lui quelque peu séduisantes.

Oui, c'est sur lui, Robert — le beau et riche célibataire, le parti

enviable, le mari convoité — qu'une certaine Mme de Livry, sémillante veuve de 24 ans, avait jeté son dévolu. Coquette incomparable et manœuvrant, mieux qu'aucune des filles d'Eve, ses grands yeux langoureux, d'un vert glauque — qu'elle avait, pour sûr, dérobé à l'une des trois sirènes légendaires de la mer de Sicile — elle avait tissé autour de Robert une toile d'araignée dans les fils de laquelle il avait failli s'empêtrer irrévocablement.

Le lecteur se souvient sans doute de cette histoire, à mots couverts, qu'il avait racontée à Jacques, dans le compartiment du train où nous les avons trouvés, dès le début du présent récit. Eh! bien, c'est à cette Mme de Livry qu'il avait fait allusion. Cette belle madame voulant réussir à tout prix, avait supérieurement monté ses petites batteries et s'était entourée de comparses d'une habileté incontestable. Deux madrés confesseurs, fort cotés dans le grand monde, avaient plus ou moins collaboré, un nonce, même, d'un doigt blanc et grassouillet, avait daigné pousser à la roue et tout le noble Faubourg s'était passionné pour la réussite de l'entreprise... Si bien que l'irrésistible veuve, mettant toutes voiles dehors, usant et abusant de ses diaboliques sortilèges, avait fini par faire perdre un peu la tête à notre ami Robert qui, bien à tort, se croyait invulnérablement blindé.

C'est donc à souhait que marchait « l'affaire », lorsque certains agents matrimoniaux, infiniment trop zélés, firent intervenir, pour hâter la victoire, d'autres comparses, mais, cette fois-ci, compromettants. Des femmes suspectes, payées à beaux deniers comptants, lancèrent des reporters peu scrupuleux. La presse — une certaine presse du moins — intervint maladroitement, de telle sorte que le pauvre Robert, averti par quelques amis sérieux, ouvrit l'œil, pressentit le scandale et échappa au piège... non sans y avoir laissé quelques plumes.

Il résolut donc de couper court. Mais rompre avec une sirène fut de tous temps chose fort mal aisée. Il se souvint, pendant des semaines, de la scène navrante et enivrante où Mme de Livry tâcha de l'enlacer encore. Il partit toutefois, le cœur gros et ulcéré, sans dire à personne où il allait et se laissa emmener par Jacques... Où? En Bretagne, en Normandie, en Chine, que lui importait... pourvu qu'il s'en allât bien loin! Et c'est pourquoi nous l'avons vu s'installer au Grand hôtel du Goëland.

Là, il se crut bien tranquille. Mais misère de nous! Sait-on jamais... quand une femme tient notre jeu et de ses doigts blancs en manipule les cartes?

Sur la falaise même de Plogoff, en face de la mer sauvage, au milieu des grands vols de mouettes blanches, flottait une autre image, l'image de l'enchanteresse aux yeux verts — fantôme repoussé par instants, mais d'autres fois, s'imposant en vainqueur.

Et c'est alors que lui apparut Velléda. Ce ne fut tout d'abord que la pré-

tresse éloquente qui subjugua son intelligence et troubla son cerveau. Mais, un beau jour... ne voilà-t-il pas qu'il s'aperçut que la flamme des yeux noirs avait décidément fait pâlir la lueur des yeux verts. — Et c'est à ce jour-là que nous sommes arrivés, au cours de la présente et véridique histoire.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES ÉTRANGERS

RELATIFS AUX SCIENCES PSYCHIQUES

Traduits et publiés sous la direction du COLONEL DE ROCHAS

Pour peu qu'on suive le mouvement des idées, on ne peut s'empêcher d'être frappé du progrès immense qui s'est effectué depuis quelques années dans la manière d'envisager ce qu'on est convenu d'appeler le surnaturel.

Pour la génération qui a précédé la nôtre, les miracles, les légendes attribués aux sorciers ou aux mystiques des diverses religions n'étaient pas dignes d'occuper l'attention des hommes sérieux; tout se réduisait à des tours de prestidigitation ou à de folles créations d'imaginations déséquilibrées.

Aujourd'hui, il n'en va plus de même; quelques savants hardis ont pris corps à corps les plus extraordinaires de ces phénomènes. Ils les ont étudiés au point de vue historique, en remontant aux sources, et ont constaté, non sans étonnement, qu'il fallait les admettre presque tous, sinon dans leurs détails du moins dans leurs manifestations les plus caractéristiques, à moins de refuser toute confiance au témoignage humain. Bien plus, ils ont pu observer, par eux-mêmes, quelques-uns d'entre eux et en reproduire d'autres à volonté, de manière à en formuler jusqu'à un certain point les lois. Ils les ont fait entrer ainsi dans le domaine de la science positive, où les investigateurs deviendront nombreux dès que ces recherches seront subventionnées.

La France tient, en ce moment, le premier rang dans l'ordre de l'expérimentation par la découverte de l'*extériorisation de la sensibilité* qui donne la clef des envoûtements, des fantômes, des vues à distance, etc., mais elle est fort en retard au point de vue de l'érudition.

C'est en anglais, en allemand et en russe qu'ont paru les recueils les plus riches d'observations relatives aux phénomènes psychiques, et jusqu'ici ces ouvrages n'avaient pu être publiés en France, parce que le petit nombre de ceux qui s'y intéressaient ne permettait pas à un éditeur de supporter les frais de l'impression et de la traduction.

Le colonel de Rochas a trouvé, parmi ses amis, quelques personnes

assez instruites et assez dévouées à la cause du progrès pour entreprendre ces traductions et les donner gratuitement aux éditeurs sous la seule condition de les publier.

De là la collection dont six volumes ont déjà paru. Ce sont :

1° *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium*, par AKSAKOW (1), traduit de l'allemand par Mme BL.

Cet ouvrage est le récit accompagné de nombreux procès-verbaux de la séance dans laquelle le corps de Mistress d'Espérance a, en partie, disparu pour former un fantôme distinct, comme cela se produit dans la bilocation des saints.

2° *Au Pays de l'Ombre*, par Mistress D'ESPÉRANCE, traduit de l'anglais par Mlle BL. (2).

Ce livre qu'il faut avoir lu pour connaître les phénomènes psychiques les plus remarquables observés scientifiquement depuis quelques années, est le récit, avec un grand charme de style, par le médium lui-même, des circonstances dans lesquelles ces phénomènes se sont produits et des sensations alors éprouvées par lui. On y trouvera des photographies extrêmement curieuses d'individualités plus ou moins matérialisées.

3° *Enseignements spiritualistes* reçus, par WILLIAM STAINTON MOSES, et traduits de l'anglais par Mme TH. (3).

Stainton Moses, né en 1839, mort en 1892, voyagea dans sa jeunesse, passa quelques mois dans un monastère du Mont-Athos, se fit recevoir pasteur et étudia la médecine. Il passa les dernières années de sa vie à Oxford, comme professeur d'anglais à l'University Collège School, où il forma avec une grande distinction, de nombreux élèves qui conservèrent de lui le plus respectueux et le plus cordial souvenir. Il fut un médium remarquable et produisit la plupart des phénomènes physiques connus; mais ce qui constitue l'intérêt du livre publié après sa mort par ses amis, ce sont les communications qu'il a obtenues par l'écriture inconsciente et où l'on voit la lutte entre les opinions qu'il professait à l'état de veille et celles qui lui étaient dictées quand il était en transe.

4° *Rapport sur le spiritualisme par le Comité de la Société dialectique de Londres*, traduit de l'anglais par le Dr DUSART (4).

La Société dialectique de Londres, composée de savants éminents, a institué, en 1869, un comité « pour examiner les phénomènes présentés comme manifestations des esprits et faire un rapport à ce sujet ». Ce comité se divisa en six sous-comités qui expérimentèrent chacun indépendemment et

(1) Paris, Librairie Leymarie, 1896. In-8°, p. 4 et 224, 4 fr.
(2) Paris, Leymarie, 1899. In-8° de 338 p. et 28 photogravures hors texte, 4 fr.
(3) Paris, Leymarie, 1899. In-8°, p. 4 et 316, 5 fr.
(4) Paris, Leymarie, 1900. In-8°, p. 4 et 360, 5 fr.

firent leurs rapports. En outre, le comité général a reçu les dépositions des observateurs les plus autorisés et des médiums les plus remarquables. Il nous suffira de citer, parmi les premiers, M. Cromwel Varley et, parmi les seconds, Daniel-D. Home. Cet ouvrage, exposé clair et complet de l'état où se trouvait la science psychique il y a trente ans, est rendu très commode pour les recherches par une table analytique des matières due au traducteur.

5° *Les côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et voyants*, par Mistress CROWE traduits par Mlle TH. (1).

Ce livre, qui a été publié en Angleterre il y a cinquante ans environ, y a eu plusieurs éditions. A cette époque on n'expérimentait pas encore, mais on commençait à recueillir les récits de faits extraordinaires jusqu'alors considérés comme indignes d'occuper l'esprit des gens positifs. C'est une enquête tout à fait analogue à celle que vient de faire Flammarion dans son livre *L'inconnu et les problèmes psychiques*. Les deux ouvrages se complètent au point de vue des documents, mais on sera certainement frappé, en les lisant, de voir qu'ils arrivent exactement aux mêmes conclusions.

6° *La Voyante de Prévorst*, par le Dr JUSTINUS KERNER, traduit par le Dr DUSART, avec un portrait de la Voyante et un du Dr Kerner (2).

Le Dr Kerner, aussi célèbre en Allemagne comme poète que comme médecin, a observé et soigné pendant trois ans, dans sa propre maison, une jeune femme qui a présenté, réunis chez elle avec une intensité extraordinaire, tous les phénomènes psychiques qui ne se montrent d'ordinaire qu'en partie chez les autres médiums. Et ici encore on constate que toutes nos découvertes récentes ne font que confirmer, en y ajoutant fort peu de chose, les faits et les théories que les chercheurs à qui nous succédons avaient reconnus et adoptés.

On prépare, pour la même collection, les ouvrages suivants :

Les Mémoires sur l'Od, par REICHENBACH ;

La Physique de la Magie, par le Dr KARL DU PREL ;

Les Frontières indécises entre ce Monde et l'autre, par R. D. OWEN.

BIBLIO PAUL

AU PAYS DES FANTOMES

J'en reviens... avec peut-être un peu de pâleur au front, mais combien émue par ces multiples manifestations d'outre-tombe que renferme le livre

(1) Paris, Leymarie, 1900. In-8°, VIII et 312 p., 42, rue Saint-Jacques, 5 francs, 6 francs franco.

(2) Paris, L. Chamuel, 1900. In-8°, XLIV et 260 p.

de Mistress Crowe; livre qui fait sa réapparition en librairie sous la direction savante du colonel de Rochas.

J'en reviens... saturée de ces merveilleux effluves de l'au-delà qui effleurent nos âmes de leurs ailes de lumière, et dont les frôlements ont la douceur d'un baiser pour ceux qui s'efforcent de s'en pénétrer ; qui n'ont pas un frémissement de peur mais d'espoir illimité, devant ce que l'on croyait un impénétrable mystère, et dont les secrets sont accessibles à quiconque en est vraiment avide.

Oui, elle est si pure cette coupe du plus haut idéal, que les lèvres qui ont goûté à ce céleste breuvage, en conservent une inextinguible soif.

En effet, quel plus noble, quel plus haut idéal pour l'âme, que celui où s'affirment ses futures destinées?

De quel souci plus tenace pouvons-nous être étreints, que par ce problème que l'on voyait insoluble à force d'être obscur, et que les manifestations permises par Dieu pour consoler un peu, ici-bas, les créatures faibles que nous sommes, éclairent de lueurs divines l'aride sentier de la vie où l'âme immortelle, exilée temporairement de sa patrie : l'Infini, évolue sous l'égide sacrée de la Douleur, sous l'œil du Devoir austère; exil au cours duquel elle doit acquérir tous ses grades pour faire la conquête définitive d'une perfection qui lui assurera le bonheur éternel!

Les radieuses étapes que sont, pour elle tous ces beaux ouvrages éclos sous tant de plumes autorisées!...

De jour en jour, une nouvelle perle précieuse s'ajoute à ce merveilleux joyau qui constitue l'œuvre du spiritualisme moderne. Que d'écrivains dont la proclamation de la Vérité libératrice est la préoccupation, ont édifié, sans relâche, les lumineux degrés de l'impérissable édifice dont Allan Kardec a posé les solides assises!... que d'efforts, de bonne volonté, de patience, d'amour vainqueur de l'exécrable égoïsme, cette odieuse plaie de notre époque, représentent toutes les œuvres qu'ont signées les William Crookes, les Léon Denis, les Van der Naillen les Gabriel Delanne, les François Broc(1), les Eugène Nus et tant d'autres dont les noms m'échappent, car la liste en est longue, et qui sont les courageux champions de l'OEuvre Sainte que verra éclore et briller, l'Avenir!

Mistress Crowe dans son livre : *Les côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants* s'est tout particulièrement attachée aux manifestations spirites qui comprennent : les rêves allégoriques; les pressentiments; les avertissements ; les rêves doubles ; les apparitions ; les esprits troublés; les maisons hantées ; les lumières surnaturelles ; les apparitions attachées à cer-

(1) Auteur de nombreuses brochures spiritualistes, et d'une série de tableaux — *Peinture schematique* — destinés à concrétiser l'abstrait.

taines familles ; celles qui recherchent les prières des vivants ; la possession, etc., etc. ; en un mot, tous les phénomènes divers par lesquels l'âme des morts se manifeste aux vivants.

Nous recommandons tout spécialement ce livre du plus vif intérêt à ceux qui recherchent surtout le frisson, l'émotion du fait occulte. Je n'ai pas lu *Les Mystères d'Udolphe*, ni les autres tragiques épisodes de la célèbre Anne Radcliffe, mais je doute que, dans ses romans, il y ait des scènes plus troublantes que certaines rapportées par Mistress Crowe, et qui ont au moins l'attrait d'une authenticité dont elle se porte garante pour la plupart.

Ce volume qui comprend 509 pages, je l'ai absolument dévoré, tant l'intérêt y coule à pleins bords.

Livre curieux, livre étrange... livre qui fait surtout penser.

Blanche SARI-FLÉGIER.

UNE VOIX SORTIE DU TOMBEAU

Du « *Progressive thinker* » 19 mai 1900.

Voici un fait raconté par le Révérend Samuel Fallows, de Chicago, évêque de l'église réformée et professeur de physiologie mentale au collège médical Bennett. Ce qui suit est sa propre relation du fait, telle qu'elle fut envoyée au « Sunday World ». Les noms des personnages doivent être tenus secrets pour le moment ; les révéler serait dangereux pour une personne qui ne doit qu'à un miracle d'être encore de ce monde.

« Je suis en train en ce moment d'arranger les choses de manière à permettre, dans l'intérêt de la science, que toutes investigations soient faites sur ce cas ; il faut que les plus sceptiques soient aussi convaincus que moi-même de sa véracité. Dans ce but les noms des personnages seront révélés à un groupe restreint de personnes ; on recherchera les moyens de permettre aux savants de s'assurer que cette voix sortie du tombeau n'est pas un mythe, voix suivie d'une résurrection, sans mettre au courant celle qui, par la miséricorde divine, n'a aucune conscience actuelle des épreuves par lesquelles elle a passé ».

« Je les désignerai, elle et son mari, sous les noms de M. et Mme Charles Smith. Lui était un jeune négociant, vivant dans une ville de l'Est des Etats-Unis. Quant à sa femme, elle était une sensitive, sujette à de violentes émotions. Ils avaient l'un pour l'autre une rare sympathie s'étendant à toutes les facultés ».

« Mme Smith tomba malade et, après quelques semaines de souffrance, où elle fut soignée par son mari avec une sollicitude peu ordinaire, elle mourut. Tout au moins, elle sembla mourir. Il n'y avait pas un doute à ce sujet

dans l'esprit du médecin. Tous les phénomènes ordinaires de la mort furent constatés. Le permis d'inhumer fut délivré et les pompes funèbres averties, Si. M. Smith ne s'était pas opposé à l'embaumement, nous n'aurions pas d'histoire à raconter, à moins que nous n'eussions un cas nouveau à ajouter aux cas authentiques si nombreux où des personnes, mortes en apparence, revenaient un instant à la vie réveillées par le couteau de l'embaumeur ».

Mme Smith échappa donc à cette destinée ; elle fut revêtue de ses vêtements mortuaires, placée dans un cercueil et, trois jours après, enterrée au cimetière, à une petite distance de son domicile ».

« Le mari était vivement affecté, au point que ses parents craignaient une attaque d'hypochondrie. L'un de ses cousins, pour lui relever le moral et distraire son esprit du malheur qui le frappait, resta dans la maison auprès de lui cette nuit là et fut ainsi un précieux témoin, comme la suite le prouva, d'un évènement si extraordinaire qu'on a peine à le croire ».

« Pendant une heure ou deux, cette nuit-là, ils causèrent, de la morte principalement, puis ils se couchèrent ».

« M. Smith, après s'être longtemps tourné et retourné sur son oreiller, finit par s'endormir d'un sommeil agité. Au milieu de la nuit il entendit une voix l'appeler par son nom :

« Charles ! Charles »

« En un instant M. Smith était entièrement éveillé, écoutant. Tout était silencieux. Il pensa qu'il avait rêvé ».

« L'idée du surnaturel ne lui vint pas à l'esprit, parce qu'il était un matérialiste convaincu. Il s'endormait de nouveau, mais il fut encore réveillé par la voix :

« Charles ! Charles ! »

« Chose étrange, le son de cette voix lui était inconnu ; il ne lui rappelait pas celui que sa femme avait sur la terre. Se croyant encore une fois la proie d'un songe, il se rendormit une troisième fois ».

« La voix ne se fit plus entendre jusqu'au point du jour ; mais cette fois il était impossible de la méconnaître et il s'aperçut à la fin que c'était la voix de sa femme, qui en grand danger l'appelait à l'aide :

« Charles ! sauve-moi ! sauve-moi, Charles ! »

« Il sauta hors du lit, tout tremblant. Ce cri désespéré retentissait encore dans son oreille. Il était si réel que, bien que le jeune homme fut parfaitement éveillé, bien qu'il se souvint très bien de la mort et de l'enterrement, de tout ce qui était arrivé pendant les 4 journées précédentes, il se mit à chercher dans la chambre sa femme qui l'avait appelé trois fois par son nom ».

« Ne trouvant personne, il se précipita dans la chambre de son cousin, criant :

« Lève-toi, lève-toi ! Allons vite au cimetière ! Elle est vivante ! Elle m'appelle ! »

« Le cousin, quoique très sceptique par nature, fut emporté par la conviction absolue de Smith. Les deux hommes s'habillèrent à la hâte et, pendant que l'un attelait le cheval à un cabriolet, l'autre se procurait des bêches. Ainsi équipés ils partirent au grand galop pour le cimetière ».

« Le soleil se levait lorsqu'ils descendirent de voiture tout près de la tombe et se mirent à creuser. Mme Smith avait été enterrée le précédent après-midi. Son mari enlevait la terre avec une énergie désespérée. Il était tout à fait sûr maintenant que sa femme avait été enterrée vive et qu'il arriverait encore à temps pour la sauver. Son cousin, subissant la contagion de l'exemple, maniait l'autre bêche avec une ardeur égale ».

Couverts de sueur, sales, les cheveux en désordre, ils atteignirent à la fin le cercueil et unirent leurs efforts pour faire sauter le couvercle ».

« Smith poussa un grand cri. Sa femme remuait ; elle faisait de faibles efforts pour se tourner dans son étroite couche. Elle regarda son mari avec des yeux qui ne voyaient pas, car elle était encore inconsciente de son état ».

« Il passa ses bras autour de sa taille et la souleva. Les deux hommes s'unirent pour la retirer du tombeau ; ils la mirent sur le cabriolet et retournèrent à la maison. Des médecins furent appelés. Grâce à des soins constants et dévoués elle se rétablit lentement de sa maladie. Toutes les précautions ont été prises pour qu'elle ne vienne pas à apprendre ce qui lui était arrivé ; toutes les personnes au courant des évènements se sont engagées sous serment à garder le silence. Voilà pourquoi le véritable nom de M. et de Mme Smith ne peut être donné pour l'instant ».

GROUPE ESOTERIQUE. — *Première manifestation.* — Du 22 avril au 1er mai, ont été exposés dans les salons Waléry, hôtel privé, 9 bis, rue de Londres, des œuvres d'un caractère tout particulier, inspirées pas les sciences hermétiques. — Décidément les peintres, dessinateurs ou sculpteurs, à l'exemple des prosateurs et des poètes, sont entraînés malgré eux par le courant mystérieux de l'occultisme, avec les savants de la plus haute portée intellectuelle. — Parmi les œuvres de talent exposées, citons : *Le Mage*, *Le Druide*, *l'Eve nouvelle* de Mme la comtesse Moïna Mac Grégor, la fervente prêtresse d'Isis, qui doit bientôt inaugurer à Montmartre, dit-on, le culte de la déesse ; *Le Crépuscule*, *Le Sphinx*, *Cauchemar*, du peintre littérateur *Henry Detouche*, et les peintures du comte Antoine de Larochefoucauld.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.